


# Christine et sa cour, avant et après son abdication , par M. Le Mart


BnF Gallica

# CHRISTINE

## et sa Cour,

AVANT ET APRÈS SON ABDICATION.

PAR M. LE MART.

Tome Second.

PARIS,

CHEZ F. BERNARD et C^e, Lib.-Éditeur,
Rue Saint-Étienne-des-Grès, n° 2, derrière l'École de Droit;
ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVAUTÉS.

1827.

# CHRISTINE

## ET SA COUR,

### AVANT ET APRÈS SON ABDICATION.

---

TOME II.

---

# CHRISTINE

## ET SA COUR,

### AVANT ET APRÈS SON ABDICATION.

PAR M. LE MART.






PARIS,

Chez BERNARD et Cie, rue St.-Étienne-des-Grés, n° 2 ;

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1827.

DE L'IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
rue du Pot-de-Fer, n. 14.

# CHRISTINE

## ET SA COUR,

### AVANT ET APRÈS SON ABDICATION.

---

## CHAPITRE XVI.

> Oh! que ce monde est rempli d'enchanteurs!
> Je ne dirai rien des enchanteresses,
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Gardez-vous tous, *gens de bien* que êtes,
> De vous frotter à de tels nécromants.

Christine arrivée à Inspruch y avait fait publiquement sa profession de foi à l'Église romaine; de cette ville elle avait continué son voyage, en passant par Lorette, jusqu'à Olgiata proche de Rôme, où elle s'était arrêtée pour y attendre l'ambassade du pape Alexandre VII, qui devait venir la recevoir. Elle était entrée dans une hôtellerie avec son Ebba, tan-

dis que Steinberg, nonchalamment appuyé contre une des poutres qui formaient les deux montans de la porte cochère, avait les yeux tournés vers la grande route de Rome. Le moine Guemes s'approcha tout à coup de lui, avec cet air doucereux et patelin qu'il avait coutume de prendre lorsqu'il voulait se rendre quelqu'un favorable.

« Les lumières de la vraie foi n'ont malheureusement pas encore pénétré jusqu'à votre âme, M. le gentilhomme de la chambre, lui dit-il, et vous errez encore dans le sombre crépuscule de l'hérésie, plus dangereux cent fois que les ténèbres du paganisme. Cependant votre cœur est plein d'énergie, et votre âme est innocente et pure; vous avez naturellement les qualités de l'esprit qui font pencher vers tout ce qui est grand et sublime; plût à Dieu que vous connussiez la source pure d'où découlent toutes ces vertus! Pour vous en donner une

idée, je vais vous faire connaître les deux vers que les vénérables directeurs de la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette, ont présentés à Sa Majesté, en remercîment de la superbe couronne qu'elle a offerte en sacrifice sur l'autel de la mère de Jésus. Vous avez pu voir cette couronne, infiniment moins précieuse par sa richesse et le fini de son travail, que par le miracle que la divine sagesse a daigné opérer à son occasion, en imprimant sur une des grosses perles dont elle est ornée, l'image de la Vierge immaculée.

« — Oui, oui, seigneur moine, répartit le jeune homme avec impatience, j'ai en effet remarqué ce jeu de la nature; mais ce qu'il faut y trouver avant toutes choses et avec les yeux de la foi, c'est l'image ressemblante de la madone du temple, et cela est absolument, comme vous voyez, hors de mon pouvoir. Il me souvient que vous vouliez me faire voir le saint distique. »

Guemes alors, avec un soupir de compassion, déroule un parchemin et lui lit ces deux vers :

Hanc tibi sacravit spretam regina coronam,
In cœlo tribuas ut meliore frui.

« Voilà une bien sotte pensée, » dit une voix derrière les deux interlocuteurs, et qui leur fit subitement retourner la tête. C'était Christine.

« Une sotte pensée, répéta le moine tout confus.

« — Oui vraiment, reprit-elle. Comment pourrais-je mépriser la couronne de Suède, une couronne que j'ai portée dix ans avec gloire et honneur? Et d'ailleurs, comment pourrais-je présenter à la très sainte mère de Dieu une offrande que je mépriserais? »

* Une reine t'a consacré cette couronne qu'elle méprise, afin que tu lui en donnes une plus durable dans le ciel.

Un bruit confus d'hommes, de chevaux et de voitures qui venaient de Rome et s'approchaient de l'hôtellerie vint faire trève à la mortification du moine, qui, malgré toute sa finesse, surpris à l'improviste par cette brusque répartie, était extrêmement embarrassé pour y répondre. La première voiture s'arrêta vis à vis la porte. Deux cardinaux, portant pardessus leur habit de chœur, un petit manteau de pourpre, la tête couverte du chapeau rouge doublé en hermine, revêtus enfin de toutes les marques qui distinguent les princes de l'église, en descendirent et s'approchèrent de la Reine en la saluant très respectueusement, et l'assurèrent des sentimens sincères d'amitié de la part du Pape et du sacré collége.

« Oh! oh! dit à voix basse le marquis Monaldeschi à Steinberg, deux cardinaux dont un est frère du grand duc de Toscane, et l'autre un landgrave de

Hesse! La Reine ne pouvait pas s'attendre à de plus grands honneurs de la part de la cour de Rome.

« — J'en suis extrêmement étonné moi-même, reprit Steinberg; je conçois très bien que le changement de religion de Christine doit être agréable au Saint-Père, mais son abdication lui a tellement fait perdre de son importance politique, qu'elle ne doit point jouir d'une aussi grande considération.

« — Cela est vrai, répliqua Monaldeschi, mais vous devez penser que le Pape espère que cet exemple éclatant sera suivi en Suède, et même en Allemagne, par une foule de personnes marquantes. »

Si cela est ainsi, pensa le jeune homme, je plains sérieusement la Reine, l'espérance du Saint-Père ne se réalisera pas; et s'il n'a vraiment en vue que l'avantage de son Église, nous pourrons voir bientôt la pauvre prosélyte éprouver de sa part autant de froideur qu'il

la comble aujourd'hui d'honneurs, à sa première réception. »

La Reine introduisit elle-même les deux ambassadeurs dans une des chambres basses de la maison. Steinberg ne se sentant aucun désir d'assister à cette audience où le père Guemes le remplacerait d'une manière beaucoup plus édifiante, ne jugea pas à propos de s'y trouver. A peine avait-il pris ce parti, qu'il vit Ebba, en robe de soie blanche, courir au jardin par une porte qui se trouvait au fond de la cour; il la suivit sans en être aperçu. Mais il eut beau chercher parmi les pins et les orangers du charmant boeage dans lequel il se trouva tout à coup, il ne put la découvrir. Il passait d'une allée dans une autre, toujours cherchant avec le même malheur; la charmante comtesse demeurait invisible à ses regards. Enfin il arriva à l'entrée d'un joli berceau de myrtes, au fond duquel était assis un personnage très extraordi-

naire. Il portait le noir costume d'un docteur italien. Le frais coloris de ses joues, la vivacité de son coup-d'œil, de ses yeux noirs, formaient un étonnant contraste avec les nombreuses rides qui sillonnaient son front, et la couleur argentée de sa longue barbe et de ses épais sourcils ; un petit capuchon de velours noir couvrait sa tête dégarnie par les ans. Il tenait ouvert devant lui un énorme manuscrit *in-quarto*, écrit en caractères inconnus et dans lequel il lisait, et paraissait tellement enfoncé dans ses méditations, qu'il ne s'aperçut aucunement de la présence du jeune homme. De temps en temps il buvait à petits traits et avec délices un verre de *lacryma christi*, que contenait un flacon de cristal qui était à ses côtés, et dont il faisait décroître assez souvent le contenu.

Sur ces entrefaites, Monaldeschi, qui venait à la rencontre du gentilhomme de la chambre, fut comme lui fort sur-

pris, à la vue de cette étrange figure, devant laquelle ils restèrent un moment en contemplation.

Enfin après une courte pause : « Que lisez-vous donc là avec tant d'attention, bon vieillard, lui demanda Monaldeschi d'un ton railleur?

« — Le livre de la Sagesse, » lui répondit-il en levant la tête et lui lançant un regard étincelant; puis il reprit son attitude ascétique et continua sa lecture.

« Fort bien, reprit Monaldeschi du même ton de plaisanterie, mais en voulant profiter à vous seul de cette sagesse, objet de votre lecture, c'est faire preuve d'un grand égoïsme. Faites-nous au-moins part de quelques-uns de ses préceptes, dont nous puissions retirer avantage et profit. »

Le vieillard leva de nouveau les yeux sur lui, et lui lançant un regard sévère et scrutateur, tandis qu'un sourire de mépris se peignait sur son imperturbable

physionomie: «Je pourrais bien vous dire, lui répondit-il, ce qu'il ne vous plairait nullement d'entendre.

« —Allons donc, *signor dottore,* reprit Monaldeschi en riant, donnez-nous, par pur badinage, un échantillon de vos merveilleux secrets.

« — L'orgueilleux cyprès élève jusqu'au ciel sa tête altière, sans se douter que ses racines sont déjà la proie des vers.

« — Mais en vérité ce charlatan m'amuse, dit, à voix basse, Monaldeschi à Steinberg. Nous sommes venus fort à propos pour lui entendre débiter ses comiques sentences. Il faut un peu le pousser à bout, je suis sûr que ses réponses nous divertiront infiniment.

« — Pourquoi? répondit Steinberg, je ne vois pas la nécessité de tourmenter un homme dont nous n'avons reçu aucune offense; il faut plutôt nous borner à le laisser tranquillement se livrer à ses

sentences, qui n'ont rien que d'innocent, sans chercher à le mettre en colère.

« — Vous n'en êtes pas quitte avec nous, mon vieux barbon, dit Monaldeschi, en adressant de nouveau la parole au vieillard, et je ne cesserai pas de vous tourmenter, jusqu'à ce que vous ayez versé en nous quelque goutte de votre science. Mais à quoi s'étend donc votre savoir?

« — Sur toutes choses, répondit le vieillard avec la plus grande tranquillité et en retournant un feuillet.

« — Ah! ah! sur toutes choses, répéta le marquis, c'est beaucoup; dans cette supposition, vous devez alors être un habile chiromancien. Tenez, voici ma main, examinez-y le trait de Vénus, et dites-moi quelque chose sur mes amours jusqu'à ce jour.

« — Il ne convient pas à un valet de se permettre une insolente raillerie, en

présence de son maître,» dit le vieillard en fronçant les rides de son front.

Monaldeschi étonné regarde autour de lui, et voit la reine Christine en habit d'homme, donnant le bras à Ebba, et souriant à l'occasion de cet étrange dialogue.

« Et d'où savez-vous que cet intéressant cavalier est mon maître, demanda Monaldeschi ? Au surplus je ne vois rien là de surnaturel. Mais donnons un plus vaste champ à l'exercice de votre *omniscience*. Vous voyez devant vous quatre personnes de haute distinction, dites-nous à chacun notre horoscope ; nos mains sont à vos ordres.

« — Le bohémien et le saltimbanque, s'écrie le vieillard en fermant son livre avec humeur, peuvent bien en imposer au peuple avec cet art imaginaire, mais c'est sur la physionomie des mortels que le vrai sage découvre l'avenir.

« — Allons, c'est très bien, lui dit

Monaldeschi, et puisqu'il en est ainsi, lisez donc sur nos physionomies. »

Le vieux prophète fit le tour de sa table, et s'avançant vers le railleur, il le considéra attentivement, et promena sur son visage des regards perçans; enfin, après une courte pause: « Vous méditez une grande perfidie, s'écria-t-il.

« — Voilà une prédiction de mauvais augure, Marquis, » dit Christine, en lui montrant le doigt, tandis que celui-ci cherchait à cacher sa surprise sous un sourire d'incrédulité.

Cependant le vieillard s'était approché du jeune gentilhomme de la chambre : « Fuyez l'amour, lui dit-il avec douceur, et craignez d'être fidèle; vous êtes menacé du premier, et la fidélité causera votre perte.

« — Voilà une très mauvaise leçon pour un jeune cavalier, murmura Monaldeschi; on peut à la rigueur s'abstenir d'être fidèle, mais quant à moi, je

ne saurais vivre sans un peu d'amour. »

Passant alors à la jeune Ebba : « Vous porterez un jour, lui dit-il, un nom qui fut autrefois bien aimé et bien haï, et auquel vous êtes loin de penser.

« — Cela serait malheureux, » dit la belle comtesse à voix basse et les yeux baissés, tout effrayée de cette prédiction.

Enfin le barbon s'approcha de la Reine. Il la considéra long-temps en silence ; puis ses yeux se levèrent vers le ciel où ils restèrent tournés et comme dans une immobilité convulsive.

« Vous êtes née dans la nouvelle lune, s'écrie-t-il enfin avec vivacité, lorsqu'à minuit le signe du lion s'avance sur l'horizon. Gardez-vous de la férocité du lion, et du sang qu'il aime à répandre.

« — Nous n'aimons pas le tragique, mon ami, lui dit Monaldeschi qui remarquait l'impression que cette réponse faisait sur l'esprit de la Reine. Dis plu-

tôt à ce jeune cavalier, en montrant Christine, s'il doit être bien reçu à Rome, où il a le projet de se rendre immédiatement.

« — *Maintenant, oui*, reprit le prophète, en appuyant sur ces mots; et prenant un air encore plus grave, *plus tard, non.* » Après ces paroles, il s'éloigna à pas mesurés et quitta le jardin.

« Quel est ce jongleur, dit en fronçant le sourcil le cardinal Giovanni Carlo au maître de l'hôtellerie qui le conduisait vers la Reine, à qui il voulait parler (car il avait entendu les derniers mots du vieillard). »

« — Il s'appelle le docteur Borri, monseigneur, répondit l'hôte avec humilité. Ce qu'il est, d'où il est, c'est ce que l'on ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il est extrêmement riche et très savant. Lorsqu'il ne médite pas sur ses livres, il parcourt nos champs et nos forêts, pour y chercher des simples

et des insectes, et la nuit il lit dans les astres. Depuis trois mois qu'il demeure chez moi, il y a fait une grande dépense, et il paie comme un prince. Il se dispose aussi à partir demain pour Rome.

« — Notez son nom, dit le cardinal à un Père de sa suite, et faites-moi souvenir de parler à Barigello à son sujet. » S'approchant alors de la Reine, il lui dit, en s'inclinant respectueusement : « S'il plaît à Votre Majesté de monter dans le carrosse de Sa Sainteté, tout est prêt pour le départ. »

La Reine, avec son amabilité ordinaire, fit un signe de tête affirmatif, puis prenant le bras de Son Éminence, ils quittèrent le jardin, Monaldeschi les suivit, et Ebba et Steinberg restèrent les derniers, pensifs tous deux, et réfléchissant aux prédictions peu favorables du prophète.

« Ah! dit le jeune homme d'un air affligé et en poussant un soupir, si ce

malheureux astrologue a dit vrai en ce qui vous concerne, je dois donc aussi prendre à la lettre ses paroles de mauvais augure; car si vous ne pensez pas encore au nom que vous devez porter un jour, amour et fidélité causeront mon malheur.

« — Qui vous dit que j'ai pensé au vôtre sous ce rapport, » lui répondit Ebba avec malice; puis fâchée au même moment de s'être laissé deviner encore une fois, elle s'enfuit hors du jardin. Steinberg transporté d'amour et de joie la suivit aussitôt.

---

## CHAPITRE XVII.

Ah ! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens !
Ils traitent les savans de faquins à nazardes ;
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes,
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feraient retirer,
Si je n'avais conçu l'espérance certaine
Qu'à cette cour, Monsieur, vous serez mon Mécene.

Dans un des appartemens du palais Farnèse qu'il occupait, le jeune baron Steinberg travaillait à relever la liste des princes, comtes, marquis, cardinaux, abbés et chevaliers romains appelés à l'honneur d'être membres de l'académie des sciences et des arts que la reine Christine se préparait à instituer, lorsqu'un laquais vint lui annoncer le comte Sentinelli, qui entra presqu'immédiatement. C'était un homme d'une

riche taille et d'une belle stature; sur sa figure était la finesse du renard, semblable, en cela, au marquis Monaldeschi, mais avec cette différence cependant, que ses traits portaient l'empreinte d'un sombre courage; ce qui donnait à sa physionomie quelque chose de sinistre.

« Sa Majesté la reine Christine, dit ce nouveau parvenu au jeune Steinberg, vient de me nommer son premier chambellan et capitaine de ses gardes, et, dans la joie que j'éprouve, M. le Baron, je n'ai pu m'empêcher de venir moi-même vous faire part de mon bonheur; et je viens faire plus ample connaissance, et vous demander votre amitié.

« — Qu'il me soit permis d'aspirer à la vôtre, monsieur le comte, répondit Steinberg d'un air modeste; je suis intimement convaincu que, dans une cour aussi peu nombreuse que celle de la reine Christine, il doit régner entre les

personnes qui la composent, une agréable union et la plus parfaite harmonie.

« — Oh ! certainement, mais sauf une seule exception, M. le Baron, reprit Sentinelli avec un sourire plein de fiel. Pourrait-on ne pas vivre en bonne intelligence avec un gentilhomme allemand tel que vous, en qui la bravoure, la loyauté et le désintéressement sont à l'ordre du jour ; mais je vois par avance qu'il me sera presqu'impossible de supporter l'arrogance de ce marquis, grand écuyer de la Reine. Les prétentions de cet homme m'ont clairement démontré que les relations qui existeront entre nous seront toujours hostiles.

« — Oh ! monsieur le Comte, c'est pousser, dès le principe, l'antipathie trop loin ; le marquis Monaldeschi d'ailleurs est votre compatriote.

« — J'en conviens, reprit le Comte, c'est justement pour cela que je le connais bien mieux que vous ne pouvez le con-

naître. De plus, ses menées, ses intrigues à la cour de Suède ne sont pas ignorées ici, et je plains sincèrement la Reine de se trouver entre les mains d'un tel homme.

« — Comment! vous paraîtriez supposer que la Reine se laisse gouverner par son grand écuyer? Oh! désabusez-vous. Monaldeschi est le serviteur de Christine, il est sous dépendance, et le caractère de cette illustre femme nous est un sûr garant qu'elle a toujours su conserver la dignité de son rang.

« — Oh! sans doute, quand à ce qui est des prérogatives du souverain, répond le comte avec ironie, mais entre une reine et son sujet, il peut exister certains rapports intimes qui donnent à ce dernier un ascendant trop marqué et font nécessairement mettre en oubli la distance des rangs.

« — Supposer une telle intrigue, s'écria Steinberg avec impatience, ne convient ni à vous ni à moi.

« — Je n'ai point encore le bonheur de posséder votre confiance, poursuivit Sentinelli, ce qui fait que vous feignez d'ignorer devant moi ce dont Rome tout entière est déjà instruite. Allons, mon cher Baron, jetez le masque ; en vérité la chose n'est plus un secret. Par la très sainte mère de Dieu, croyez-moi, j'en agis à votre égard avec la plus grande franchise, et pour vous le prouver, je vous propose une ligue offensive et défensive contre ce damné de Monaldeschi.

« — Vous me permettrez de ne pas signer ce traité, répond Steinberg d'un air résolu ; l'alliance de deux contre un a toujours, selon moi, quelque chose de peu honorable, et qui répugne à la délicatesse. Je vous dirai de plus que je n'ai aucun sujet de me plaindre du grand écuyer, et qu'une guerre provoquée sans cause est à mes yeux une chose injuste.

« — Injuste ! s'écria le Comte. Ah ! si

vous saviez avec quelle méchanceté la langue envenimée de ce Monaldeschi s'est exprimée à votre sujet!.....

« — Je rends grâces à Dieu de ne l'avoir point entendu, répondit Steinberg, et je vous dirai même que je n'en veux pas savoir un mot. Je ne me trouve point offensé par celui qui me calomnie secrètement et à mon insu, et cela parce que je trouve dans la lâcheté même qui l'empêche de m'expliquer à moi-même et face à face ses griefs, une réparation d'honneur qui me suffit. Tenez, pour trancher net, je n'ai point le moindre intérêt à renverser le marquis, c'est pourquoi, je vous prie, brisons sur ce sujet et n'en parlons plus.

« — Vous n'avez aucun intérêt à sa chute, dites-vous, répartit Sentinelli en joignant les mains; mais ne pourriez-vous pas obtenir son emploi auprès de la Reine, et si cela vous arrivait, ne serait-ce pas votre bonheur ?

« — J'aurais pu posséder cette place, si j'avais été jaloux de l'obtenir, lui répondit Steinberg; elle m'a été offerte par Sa Majesté elle-même, avant qu'elle en eût disposé en faveur de Monaldeschi. »

A ces mots, le Comte étonné, prenant ce qu'il venait d'entendre pour un persifflage de la part du jeune homme, le regardait avec surprise; mais lorsque son air de franchise l'eut convaincu qu'il lui parlait sérieusement, il se mit tout à coup à rire aux éclats. « De par tous les saints, s'écria-t-il, il est donc vrai que vous ne me comprenez point. C'est en vérité pousser trop loin la bonne foi germanique. Eh bien donc, puisqu'il faut vous le dire sans détour et sans périphrase, vous n'avez donc point encore découvert, vous ne vous êtes donc point encore aperçu que Monaldeschi est l'amant de la Reine? Je vous dirai, de plus, que vous pouvez le supplanter et obtenir les faveurs de Christine lorsque vous

le voudrez, et que je suis disposé à vous servir en cela de tout mon pouvoir.

« — C'en est trop ! monsieur le Comte, » s'écria le jeune Baron avec impétuosité et en se levant de son siége.

« — De grâce, laissez-moi poursuivre, continua le Comte, sans s'émouvoir. Il est moralement impossible que Monaldeschi et moi puissions vivre ensemble à cette cour. Il faut que je cherche les moyens de le renverser, si je ne veux pas essuyer tôt ou tard le feu de ses batteries. Or, le cœur de Christine ne peut rester long-temps vacant ; elle est pleine de bienveillance pour vous, et à cet égard elle ne fait que suivre l'impulsion que chacun éprouve par l'intérêt qu'inspire votre aimable personne. Au dîner qu'a donné dernièrement le Saint Père, j'ai plusieurs fois épié Christine. C'était vous que ses yeux passionnés cherchaient parmi les cavaliers qui composaient l'assemblée. Que cela vous suffise, Baron ; fiez-

vous-en à ma longue expérience sur le caractère des femmes ; et si nous nous entendons bien, je vous vois bientôt le favori de la Reine, et bientôt tous deux nous pourrons jouir à sa cour d'un pouvoir illimité.

« — C'est offenser la Reine, Monsieur, reprit Steinberg avec une noble indignation, que de supposer que de tels rapports pourraient exister entre la Reine et moi, de même que de les supposer, comme vous l'assuriez tout à l'heure, existant entre elle et Monaldeschi ; je suis persuadé que Christine ne voit en nous que deux serviteurs fidèles et dévoués. Au reste, ma résolution est inébranlable ; mon attachement pour Christine se révolte à l'idée de ce qu'a d'indigne et de vil le plan que vous me proposez. En supposant que je fusse assez indigne pour l'adopter, je ne crois pas du tout que votre bonheur dépendît de son succès. Vous avez, à ce qu'il me

paraît, jugé à propos de faire choix de moi comme d'un instrument propre à servir vos vues ambitieuses, mais, dans tous les cas, je vous proteste que ma complaisance ne peut aller jusque là : jamais je n'emploîrai la bassesse et l'intrigue pour accabler un ennemi ou pour ouvrir à personne le chemin des honneurs. Mon ambition, à moi, se borne à remplir les devoirs de mon emploi en brave et loyal gentilhomme. Je ne veux commander à personne, mais aussi je ne veux recevoir d'ordre de personne, si ce n'est de la Reine, au service de laquelle je me suis attaché par choix et par affection. Enfin, monsieur, pour trancher le mot, jamais je ne serai le marche-pied d'un ambitieux, qui, une fois parvenu aux honneurs, se servirait de sa puissançe pour écraser les autres et moi-même avec eux. »

A peine avait-il achevé ces dernières paroles, qu'il sortit de la chambre et

s'éloigna tout pensif et chagrin, en laissant son solliciteur confondu d'une semblable déclaration.

« Insigne calomnie! O exécrable vipère! se disait-il en lui-même, en se dirigeant vers les appartemens de la Reine, à quelle distance, à quelle hauteur ne peux-tu pas lancer ton venin! Je veux dévoiler à Christine les indignes bruits que l'on se permet sur sa personne et qui tendent à noircir sa réputation, afin que le sentiment de sa propre vertu la pousse à anéantir l'affreuse calomnie, ainsi que les scélérats qui l'ont ourdie; il faut que la vérité paraisse dans toute sa pureté et son éclat. »

En parlant ainsi, il était arrivé au grand escalier de marbre qui conduisait à la galerie de la Reine, lorsqu'il entendit du bruit. Il aperçut bientôt un petit homme noir que deux laquais chassaient violemment de l'antichambre de Christine, où il s'était introduit.

« C'est vous, signor Borri, lui dit le jeune homme après l'avoir reconnu ; par quel hasard êtes-vous ici ? que peut donc chercher la sagesse dans le palais des rois ?

« — La sagesse, répondit Borri lorsque les gens de la Reine l'eurent laissé en repos, la sagesse court souvent le risque de devenir la victime de l'ignorance et de la méchanceté, par cela même qu'elle est sagesse ; et dès-lors, elle doit chercher un refuge auprès de la puissance, lorsqu'elle remarque dans cette puissance un certain penchant à protéger le faible : voilà la raison qui me fait réclamer une audience de la Reine.

« — Voulez-vous me faire part en peu de mots de ce que vous avez à lui demander ? lui dit Steinberg avec bonté, je pourrai alors la disposer favorablement en votre faveur.

« — Vous autres courtisans, répondit

Borri avec un sourire ironique, êtes tous en général formés sur le même moule, depuis le majordome jusqu'au premier valet de chambre; les marauds qui tout à l'heure auraient eu tant de plaisir à me jeter du haut en bas des escaliers, n'étaient si hargneux que parce qu'ayant oublié ma bourse, je me trouvais dans l'impossibilité de leur dorer les griffes. Me trouvant sans argent, je me vois presqu'obligé de vous faire l'aveu tout entier des motifs qui m'attirent en ces lieux, et de ce qui me fait désirer une audience; mais comme je ne m'en soucie pas plus que de raison, je vous supplierai simplement de vouloir bien m'annoncer à la Reine.

« — Très volontiers, » lui dit Steinberg avec obligeance, et il se dirigea aussitôt vers les appartemens; mais en entrant dans l'antichambre il rencontra le premier valet de chambre de Christine, le fin renard Clairet Poissonnet,

qui, le doigt posé sur la bouche, était aux écoutes à la porte du cabinet.

« Doucement, doucement, dit à voix basse ce fidèle serviteur, en faisant signe de la main au gentilhomme de la chambre de ne point faire de bruit. Il y a là dedans une très vive discussion et que je ne voudrais pas troubler pour tout au monde; de semblables querelles doivent se vider complètement : la plaie qui saigne doit être long-temps pressée, afin de ne pas nourrir le venin qui la ronge.

« — Soit à jamais maudite la vanité des femmes! disait avec colère une voix bien connue : c'était celle de Monaldeschi; pour un pitoyable poème à votre louange qui vous est offert par ce maudit comte à Pesaro, vous voilà subitement engouée de son haut mérite, et, sans daigner seulement m'en informer, vous le gratifiez de but en blanc de la première charge de votre cour; en un moment mon amour, ma longue constance et ma fidélité, tout

est oublié ; il ne me reste plus qu'à pleurer sur votre inconstance et sur la légèreté de votre sexe odieux.

« — Allons, cher Monaldeschi, modère-toi, répondit Christine avec douceur et d'un ton presque suppliant ; si tu as été cause et témoin de mes faiblesses, cela ne doit pas te donner le droit de te constituer mon tyran ; j'ai abdiqué pour être libre et dégagée de toutes chaînes, ajouta-t-elle d'une voix plus forte, et je saurai rompre les guirlandes de roses dès qu'elles commenceront à me peser.

« — Oui, Signora, oui, rompez ces vieilles chaînes qui commencent à vous devenir à charge ; de nouvelles guirlandes vous sont préparées, de nouvelles fleurs vous sont offertes et vous invitent à respirer leur parfum. Le pauvre Monaldeschi, qui vous a consacré les plus beaux jours de sa vie, se verra réduit, pour prix de sa fidélité, à solliciter de votre bienveillance, l'humble permis-

sion de mendier son existence partout où bon lui semblera.

« — Jamais, Monaldeschi, jamais, crois-moi. Comment peux-tu m'accuser d'ingratitude? Ne te désespères pas ainsi, et apprends à me mieux connaître. Sois-moi fidèle, et je ne t'abandonnerai jamais.

« — Ah! s'écria Monaldeschi, est-il vrai, l'ai-je bien entendu! Non, vous ne m'abandonnerez pas; la magnanime Christine saura tenir sa promesse..... Mais, j'ai joué de malheur hier chez le prince Collone, la fortune m'a constamment été contraire; j'ai perdu cent sequins sur parole, et malheureusement ma caisse est vide.

« — Voici deux cents sequins, lui dit Christine. Va et reviens bientôt me donner l'assurance que tu n'as d'obligation envers personne excepté envers ton amie.

« — Oui, adorable Christine, s'écria

Monaldeschi, emporté par l'enthousiasme, vous êtes la divinité de mon cœur, l'âme de ma vie..... à vous seule je dévoue mon être, et mon dernier soupir sera encore consacré à la reconnaissance, à la fidélité et à l'amour. »

La porte s'ouvrit alors et le grand écuyer Monaldeschi sortit avec empressement de chez la Reine ayant dans les mains une bourse pleine; il passa devant Steinberg en souriant d'un air de triomphe. Christine était restée au milieu de la chambre, immobile et pensive. Elle n'aperçut pas Steinberg qui, profondément affligé, le cœur navré de ce qu'il venait d'entendre, était resté debout à la porte sans oser avancer plus loin.

« Reconnaissance, amour, fidélité, s'écria Christine d'un son de voix triste et mélancolique; beaux sentimens! quel dommage qu'il faille acheter tout cela, et les acheter chaque jour par de nouveaux sacrifices! Est-il possible que nous

autres grands de la terre, soyons par notre nature asservis à la condition des autres hommes; que comme eux nous éprouvions les mêmes besoins et que nous soyons sujets aux mêmes faiblesses! Hélas! combien cela nous met dans la dépendance au milieu même de toutes les pompes du pouvoir! »

En ce moment elle jeta les yeux sur Steinberg, et aussitôt un sourire de bienveillance vint éclaircir sa physionomie pleine d'expression. « Ah! du moins de ce côté la fidélité n'est pas vénale; elle est bien gratuite, » dit-elle; puis s'adressant à l'aimable Charles, elle lui demanda ce qui l'amenait vers elle.

« Borri, le prophète que nous vîmes à Olgiata, supplie Votre Majesté de lui accorder une audience.

« — C'est un être peu agréable; ce qu'il dit n'est pas très agréable à entendre, à ce qu'il m'en souvient, répond la Reine. J'ai de la répugnance à le voir,

mais loin de moi toute puérilité. Vous pouvez l'introduire. »

Steinberg obéit.

« Femme pieuse, je vous bénis, » dit Borri en s'inclinant majestueusement lorsqu'il fut en présence de Christine.

Elle le considéra long-temps en silence, et ses regards étaient fixés sur lui avec une expression toute particulière.

« Vous me connaissez depuis Olgiata, lui dit-elle enfin, nous ne nous étions jamais vus avant cette époque.

« — Le sage, répondit Borri, connaît, au moyen de sa lumière intérieure, ce qu'il n'a jamais vu par les yeux qui font partie de sa dépouille mortelle.

« — Ce n'est pas la première fois que j'entends parler ce style énigmatique, lui répond Christine d'un ton bref. Voyons, que venez-vous chercher près de moi?

« — Une protection terrestre, répon-

dit Borri. Depuis que je me trouve à Rome, on suit tous mes pas, quels que soient les travertissemens sous lesquels je cherche à me cacher. Je suis épié à toute heure; il est certain que la police de Rome m'observe en secret, et ces poursuites tyranniques ont souvent pour résultat une prison éternelle dans le château Saint-Ange.

« — Et quelle en est là cause? lui demanda Christine avec un air sévère; je ne protège point le crime.

« — La cause! la cause! ce sont mes richesses et ma profonde sagesse, ce sont là deux crimes assez énormes pour éveiller l'attention de la police de l'*inquisition* et me mettre en butte à ses poursuites. Pour prétexte, il ne sera pas difficile d'en trouver un parmi les mille articles du code de l'hérésie.

« — Tout protecteur a le droit d'exiger un don de son protégé, dit Christine en badinant; que me donnerez-vous?

« — La libéralité de tout protégé est subordonnée à l'étendue de sa fortune, répondit Borri avec orgueil ; je vous offre l'univers dont les immenses secrets sont ouverts à ma sagesse *depuis le zénith jusqu'au nadir*.

« — Qui dit trop ne dit rien, répartit Christine ; mes prétentions ne s'étendent pas si loin. Je ne me soucie point de tout votre univers ; je n'en exige qu'une faible partie, mais qui vaille la peine d'être acceptée.

« — Tout en général étant connu de moi, répondit à voix basse Borri en s'approchant de Christine, comme pour lui parler sans témoins, je suis par conséquent initié dans les plus hauts secrets de la chimie ; je puis donc vous en révéler un qui vous mettra en possession du lion couronné d'or, et du dragon d'argent.

« — Cela sent furieusement l'alchimie et l'art de faire de l'or, dit aussitôt Stein-

berg, et je pense que les gens sensés ont déjà, depuis long-temps, fait justice de cet art misérable et trompeur.

« — Eh quoi! lui répliqua Borri en lançant sur lui un regard de mépris, un être éphémère, dont l'existence est si précaire, aura la présomption de vouloir mesurer l'étendue du règne de mille ans. Un vil profane voudra s'initier dans la connaissance des lois immuables de l'analyse et de la synthèse, et il commence par nier la possibilité de la transmutation des métaux?

« — Ne réplique plus, Steinberg; ce sujet est trop élevé pour nous deux, lui dit Christine. Jamais je n'ai osé me permettre de porter un jugement à cet égard, quoique peut-être il n'eût pas été inutile pour mes finances de trouver la *pierre philosophale*. En tout cas, on éprouve déjà une vraie jouissance, dans un tel travail, par les belles expériences de physique auxquelles il donne lieu; et

pour prouver le respect que je porte à cette science, je veux y travailler pendant un couple de mois avec Borri. Dites au comte Sentinelli de mettre deux chambres à sa disposition, ainsi qu'un souterrain, pour lui servir de laboratoire, et vous avertirez le cardinal Toscana que je prends désormais le docteur sous ma protection.

« — Mon oncle avait bien raison, disait en lui-même et dans l'amertume de son cœur le pauvre Steinberg en sortant de chez la Reine ; tout se passe ici d'une manière si frivole et si misérable, sous tous les rapports, qu'un homme probe et loyal a bien de la peine à ne pas se laisser entraîner par le torrent. La grande et magnanime Christine, livrée à d'indignes amours, à la merci d'un fourbe et d'un débauché ; l'ancien et le nouveau favori en guerre ouverte : ah ! vraiment, si la divine, si l'innocente Ebba n'était pas pour moi un at-

trait irrésistible qui m'attache à cette cour, je la quitterais avec joie, pour n'y jamais remettre les pieds. »

---

## CHAPITRE XVIII.

Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage,
Et ce n'est pas en user bien.

STEINBERG se trouvait sous le portique du palais Farnèse, et prêt à sortir, lorsqu'il vit la Reine et la comtesse de Sparre monter en voiture pour se rendre à l'église de Saint-Pierre. Tandis que les chevaux s'approchaient, cette charmante personne le regarda long-temps avec un air de tendresse et d'intérêt, et ce fut avec un douloureux sentiment de terreur, dont il ne pouvait se rendre compte, qu'il vit la voiture s'éloigner rapide-

ment. Tandis qu'il était absorbé dans de tristes pensées, il entendit un léger murmure au-dessus de sa tête, et qui lui parut provenir de deux personnes qui s'entretenaient à voix basse. Il leva la tête du côté d'où paraissaient venir les sons qu'il entendait, et il vit Monaldeschi à une fenêtre du premier étage du palais, s'entretenant familièrement avec un jeune homme en uniforme maltais. Leurs yeux tournés vers la voiture de la Reine, le portèrent à penser que les personnages qu'elle contenait étaient le sujet de leurs remarques continuelles; mais tout à coup, lorsqu'ils se furent aperçus qu'ils étaient observés, ils se retirèrent aussitôt dans l'intérieur de l'appartement. Cet incident fixa l'attention de Steinberg, sans qu'il sût trop pourquoi, et il s'épuisait en conjectures sur ce que ces deux personnes pouvaient avoir à se dire, et sur le motif des précautions qu'ils croyaient devoir prendre

pour n'être pas entendus, lorsqu'il aperçut Poissonnet, qui, retardé par un motif quelconque, courait avec empressement pour rejoindre, à pied, la voiture de sa maîtresse.

« Un mot, Poissonnet, lui dit-il en l'arrêtant. Quel est ce Maltais qui se trouve en ce moment avec le marquis Monaldeschi ?

« — C'est le chevalier Bichi, répondit-il, un neveu du Saint-Père, et de plus fort aimé de Sa Sainteté ; mais il ne fait guère honneur à une si noble parenté, car c'est le débauché le plus déhonté qui soit dans toute la ville de Rome.

« — Un neveu ! reprit Steinberg étonné ; je croyais avoir entendu dire que le Pape, par aversion pour ses collatéraux, défendait à tous ses parens de paraître à Rome.

« — Sa Sainteté a dû, il est vrai, jurer sur le crucifix de ne recevoir à Rome

aucun membre de sa famille, lui dit Poissonnet confidentiellement; mais le directeur spirituel Pallavicini a trouvé le moyen d'éluder le serment. Le simple cardinal pouvait ce que ne pouvait le Saint-Père. Dès-lors tout s'ajusta. Bichi vint d'abord, et, comme Pasquin l'avait prophétisé : *Ecco la croce, verra tosto la processione*, cette prédiction se trouva tellement accomplie, que les Romains ne savent plus où donner de la tête, tant il y a ici de neveux.

« — Mais comment un bon catholique peut-il avouer à un hérétique comme moi de telles menées de la part du saint siége ? dit Steinberg en riant.

« — Et pourquoi pas ? Ne connaissez-vous pas la belle anecdote de ce juif qui vint à Rome, et qui ne se détermina à embrasser le christianisme que d'après le désordre qu'il vit régner ici de toutes parts ? Combien est grande, se dit-il, une religion qui tient sa gloire et sa di-

gnité de toutes les faiblesses humaines ! »

Poissonnet s'éloigne à ces mots, et Steinberg se dirige vers le palais du cardinal Toscana, pour s'acquitter du message dont la Reine l'avait chargé auprès de Son Éminence, relativement à Borri. Lorsqu'il fut arrivé sur la place, il vit venir droit à lui plusieurs voitures traînées par des ânes, et chargées d'objets bien propres à exciter la curiosité : c'étaient de petits fourneaux de fonte, des vases de toutes formes et de toutes dimensions, en terre, en verre et en métal, des cornues, des matras, des miroirs ardens, des volumes in-folio et in-quarto, des télescopes, des astrolabes, des squelettes, des serpens et des crocodiles empaillés, et autres merveilles de ce genre. On voyait le chef du convoi, le vieux Borri, courir d'une voiture à l'autre, et sous promesse d'un bon salaire, et à chaque cliquetis qu'il entendait, recommander instamment aux con-

ducteurs de redoubler d'adresse, afin d'éviter des cahots, qui pourraient endommager quelques parties de ce précieux fardeau.

« En le voyant conduire toute cette friperie, lui dit Steinberg en l'abordant, je pense que le docteur Borri va prendre possession du logement qui lui a été désigné au palais; mais je doute que le comte Sentinelli lui donne assez de place pour caser ce plaisant muséum. »

Borri tout en colère s'apprêtait à toiser le railleur des pieds à la tête, lorsqu'au même instant il reste immobile et comme frappé de la foudre; sur sa physionomie se peignent tout à coup tous les signes de la plus grande frayeur; il ne peut que s'écrier: « Ah! de par Dieu et tous les saints du paradis, je suis un homme perdu! j'ai tardé trop longtemps. »

Étonné de la terreur panique qui s'emparait du pauvre docteur et de sa sou-

daine exclamation, il regarde autour de lui pour découvrir ce qui pouvait y donner lieu, et reconnaît Barigello, qui, la baguette en main, s'approchait du magicien, tandis qu'une douzaine de sbirres, la hallebarde croisée, se dirigeaient sur les voitures, et faisaient signe aux conducteurs de faire halte.

« Enfin, s'écrie Barigello en saisissant au collet le pauvre Borri, au nom de la sainte inquisition, je vous tiens, monsieur l'hérétique; vous êtes mon prisonnier.

« — Je suis un fidèle chrétien de l'église catholique, apostolique et romaine, lui répond le docteur, pâle comme la mort; » et en parlant ses dents s'entrechoquaient comme des marteaux sur une enclume.

« — C'est ce dont décidera le saint office, répartit Barigello; allons, en avant, au château Saint-Ange.

« — Il n'en sera point ainsi, signor

Barigello, s'écria Steinberg en se mettant entre les deux champions ; cet homme est sous la protection spéciale de la Reine de Suède, et je suis chargé de l'escorter jusqu'au palais de cette princesse.

« — Si cet huguenot se trouvait en effet dans l'enceinte du palais, répondit l'agent, je serais nécessairement forcé de le considérer comme dans un asile, et de respecter la demeure de Sa Majesté au point de ne pas exercer chez elle de visite domiciliaire ; mais ici j'ai le plein droit et le pouvoir d'arrêter qui bon me semble, et jusques à vous-même, *signor Guardini*.

« — Le pouvoir de la reine Christine, lui répliqua le jeune gentilhomme avec fierté, s'étend partout où il se trouve un de ses serviteurs pour soutenir ses droits ; ainsi donc, sans tarder plus longtemps, ayez la bonté de laisser cet homme continuer tranquillement sa route.

« — Ne m'importunez pas davantage, répondit Barigello, je vous en avertis, » et au même instant, à un signe de sa baguette, les sbirres quittèrent les voitures et vinrent entourer les interlocuteurs, ainsi que le pauvre Borri.

« Conduisez de suite vos voitures au palais Farnèse, cria Steinberg aux conducteurs du convoi, et attendez-y mes ordres. » Ces derniers, enchantés d'un pareil ordre, ne se le firent pas redire deux fois; et pressant du fouet leurs vigoureux coursiers, ils leur firent prendre le grand trot, sans songer cette fois aux pressantes recommandations du docteur relativement au casuel des objets de leur chargement.

« Je vous prie derechef de ne pas inquiéter plus long-temps cet homme, poursuivit Steinberg en s'adressant à l'agent du saint office : j'étais en chemin pour me rendre auprès du cardinal Toscana, et faire reconnaître à Son Éminence

cet homme comme un protégé de la Reine, et comme étant, spécialement, sous sa sauve-garde. Je vous préviens donc que vous vous feriez un mauvais parti en ne respectant pas cette protection, et en ne vous rendant pas à mes invitations.

« — Je ne crains rien, répondit l'inébranlable Barigello, et je sais à qui rendre compte de mes actions. Je ne reconnais pour juge que le Saint-Père, et il ne sera pas dit qu'au milieu de sa capitale, j'aurais été détourné de l'exercice de mes fonctions par le serviteur d'une reine étrangère.

« — Ah! ah! il vous faut donc des raisons plus positives, monsieur l'agent, lui dit Steinberg impatienté, et en tirant son épée, je vous déclare donc que je conduis cet homme au palais Farnèse, et je défie chacun de vous de s'y opposer. »

La vue d'une épée avait un tant soit peu diminué le courage du signor Bari-

gello; cependant, à un signal qu'il avait donné, ses satellites s'étaient rapprochés, mais avec une circonspection qui parut fort comique au jeune gentilhomme de la chambre.

« Allons, allons, pas d'enfantillage ici, Messieurs, dit ce dernier tout en riant, et faites-nous place. » A ces mots entraînant de la main gauche le pauvre et tremblant Borri, et faisant le moulinet avec sa main droite armée de son épée, dont la pointe, par ce mouvement rapide, allait effleurer le nez des sbirres, il se mit en devoir d'avancer. Pour eux, tout épouvantés, ils prirent la fuite et laissèrent le champ libre au jeune homme et à son prophète.

Le malheureux Barigello les voyait s'éloigner, en appelant à son secours tous les saints du paradis, et se plaignait amèrement en disant que de tels hôtes ressemblaient à des voleurs qui enlèvent au chasseur le gibier qu'il a tué, et qui

n'ont d'autre argument pour légitimer leur vol, qu'un bon poing et une bonne lame.

---

## CHAPITRE XIX.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . Couiez s'il en est temps encore.

A l'entrée des souterrains du palais Farnèse, Steinberg, appuyé sur son épée nue, semblable à l'ange qui garde le portique du céleste séjour, regardait en souriant d'un air moqueur les conducteurs du magique convoi, et les laquais de la Reine, tous occupés au déchargement des premiers objets du laboratoire de Borri, et à leur transport dans le caveau disposé à cet effet. Lorsque tout fut terminé, Borri s'avançant vers le

gentilhomme de la chambre avec une physionomie rechignée, mais sur laquelle cependant perçait un rayon de bienveillance : « Tous ces objets vous font horreur, jeune homme, n'est-il pas vrai, lui dit-il d'un ton brusque.

« — Vous vous l'imaginez, je pense, parce que vous vous figurez que tout cet attirail mystérieux me paraît surnaturel, mais, docteur, je suis bien aise de vous désabuser et de vous faire voir que vous êtes dans l'erreur. J'en sais assez en histoire naturelle, en astronomie et en chimie, pour considérer ces sciences comme les plus vastes de toutes celles qui ont été soumises à l'intelligence humaine ; mais ces emblêmes mystérieux, cet appareil de magie dont vous les enveloppez, me répugne ; et toutes ces saletés, qui n'en imposent qu'aux yeux du vulgaire, embarrassent les avenues du temple de la science, en sorte que tout homme sensé est forcé de se livrer à un

long examen avant de chercher à y pénétrer.

« — Ainsi donc, vous statuez une fois pour toutes, qu'il n'y a rien de surnaturel dans les talens que je possède, lui demanda Borri.

« — Oui certainement, répondit Steinberg, car ce surnaturel n'est basé chez vous que sur l'ignorance du peuple ou peut-être aussi sur l'illusion que vous vous faites à vous-même.

« — Comme la présomptueuse jeunesse est prompte dans ses jugemens! murmura Borri, elle parle avec une inconcevable légèreté sur des matières que les hommes les plus savans ont étudiées pendant toute la durée de leur vie sans pouvoir parvenir à les approfondir. Pour vous punir de votre folle présomption, je devrais vous laisser dans l'erreur; mais je me souviens du service que vous venez de me rendre: vous m'avez protégé au péril de votre vie.

« — Je n'ai fait que mon devoir, répond vivement Steinberg. Comme serviteur de la Reine, je devais naturellement prendre le parti de son protégé ; au surplus, il n'y avait pas grand'chose à redouter de la part de ces pauvres sbirres.

« — Ne cherchez pas à diminuer l'importance de votre action, s'écria Borri avec chaleur, sans vous je languirais actuellement, et pour toute ma vie, au fond des cachots du château Saint-Ange ; destinée qui, pour le sage, est pire que la mort. Je dois reconnaître ce signalé service.

« — Est-ce en m'initiant à vos mystères, est-ce en dévoilant à mes yeux étonnés les hauts secrets de la magie? Dans ce cas, je vous prie de vous en épargner la peine.

« — Non, répondit Borri, mais c'est en vous donnant un avis qui vous prouvera que ma science repose sur des

bases plus solides que vous ne paraissez le croire. Puis saisissant une des mains du jeune homme, il lui dit d'un ton pénétré : Courez à l'église de Saint-Pierre, une dame qui vous est chère y est en proie à un pressant danger.

« — Une dame ! s'écria Steinberg avec effroi ; ce n'est cependant pas la Reine ?

« — Dépêchez-vous, jeune homme, avant qu'il ne soit trop tard, répliqua Borri, sans songer à répondre à sa question ; » puis il s'enfonça dans le souterrain pour gagner son laboratoire et en ferma la porte sur lui.

« Une dame ! » répèta de nouveau Steinberg ; « à quel danger pourrait être exposée Christine dans la capitale d'un prince pour qui la conversion de cette souveraine est un si beau titre de gloire. »

Il est tout à coup frappé d'une idée subite. « Dieu ! s'écrie-t-il, la comtesse

de Sparre! ah! si c'était elle! » Et tout éperdu, hors de lui, il se met à courir et disparaît à l'instant.

---

## CHAPITRE XX.

> Mais si d'AcLille il avait la vaillance
> Dans l'eau du Styx, sa mère, à sa naissance,
> Par le talon ne l'avait pas trempé.
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Notre héros était très vulnérable.

Le jour commençait à baisser lorsque Steinberg arriva devant l'église de Saint-Pierre; il n'avait pas encore vu ce superbe monument. Ses craintes sur son Ebba firent un moment place à l'étonnement et à la surprise que lui causa l'aspect de ce chef-d'œuvre sorti de la main des hommes. Il voyait, avec admiration, de longues et magnifiques colonnades s'étendre à droite et à gauche de cet imposant édifice, qui, semblable

à une seconde voûte céleste, s'élève jusqu'aux nues, et dont la coupole paraît comme un double temple assis sur le premier dôme. Le parvis était calme et solitaire. Le silence de ce lieu n'était troublé que par le bruit des eaux limpides que lançaient dans les airs les deux fontaines colossales qui se trouvent aux deux côtés de la place. Ces eaux retombaient en pluie dans deux bassins de marbre, et le bruit de leur chute contrastait avec le silence qui régnait alors sur cette vaste place, entièrement déserte, et où l'on ne distinguait que le carrosse de Christine, qui attendait non loin du portail principal. Steinberg entra dans l'intérieur de l'église. La lumière du jour avait fait place au crépuscule du soir, et l'enceinte immense et silencieuse de ce colossal édifice commençait à se remplir de l'obscurité qui précède la nuit. Le jeune homme allait droit au milieu de la nef et se diri-

geait vers le maître-autel ; et lorsqu'il eut fait une partie du chemin qu'il fallait parcourir pour y arriver, les statues qui ornent cet autel principal, et qui lui avaient d'abord semblé de grandeur naturelle, lui parurent d'une taille extraordinaire. Ce fut alors qu'il put se faire une faible idée de l'énorme dimension de ce monument ; ce que l'architecte, par le plus savant calcul des proportions, a su dissimuler aux yeux, afin que les hommes, en entrant dans ce sanctuaire, ne fussent point effrayés de son étendue réelle, bien faite, il est vrai, pour causer de l'effroi aux esprits les plus forts.

Steinberg, en ce moment, distingua le murmure de plusieurs voix dans une des voûtes latérales. Il se dirigea du côté d'où elles lui semblaient venir, et, arrivé non loin de l'autel qui se trouvait en face, il vit la Reine, accompagnée de deux cardinaux, tout entière à ad-

mirer une superbe statue en marbre de Carrare, qui représentait la Vérité, et que l'on devait au magique ciseau de Bernini. « Dieu qu'elle est belle »! disait de temps à autre Christine, en joignant les mains.

» Dieu soit loué, pour le culte fervent que Votre Majesté rend à la Vérité, disait un des cardinaux, en faisant le bel esprit ; elle n'est pas souvent la favorite des têtes couronnées.

« — Je le crois, répondit Christine avec sa présence d'esprit habituelle ; mais aussi il faut convenir que toutes les vérités ne sont point de marbre. »

Pendant ce colloque le pauvre Steinberg, rempli d'inquiétude et le cœur agité, cherchait en vain la belle comtesse de Sparre, ses yeux ne pouvant la découvrir dans la partie de l'édifice où il se trouvait, il s'approcha de Poissonnet, qu'il aperçut à quelques pas de lui, appuyé sur un marbre destiné aux fonts

aptismaux, et lui demanda s'il savait où était la Comtesse.

« — Un abbé lui a offert de lui faire visiter une précieuse peinture qui se trouve dans une des chapelles de cette église, lui répondit Poissonnet, et il y a déjà quelques instans qu'ils sont disparus ensemble.

« — Mon Dieu qu'est-elle devenue ? disait en soupirant le jeune Steinberg » ; puis se dirigeant aussitôt vers le lieu que lui indiquait le valet de chambre, il se mit en devoir de la chercher ; mais il parcourut vainement toutes les chapelles, toutes les allées, tous les coins et recoins de cette église, point de comtesse de Sparre. Ses inquiétudes croissaient de moment en moment, et elles furent au comble lorsqu'il fût certain que toutes ses recherches étaient infructueuses.

« Ah ! Dieu ! s'écrie-t-il avec l'accent du désespoir, si malheureusement elle se trouvait dans des mains perfides ! »

puis poussant du pied la première porte qu'il rencontre, il sort, le cœur en proie à la plus violente agitation. Au même instant il voit venir un carrosse qui paraissait faire le tour de l'église. Il crut reconnaître les chevaux blancs de la Reine. Le cocher et les laquais qui se trouvaient derrière portaient la livrée de Christine. Bientôt l'équipage qui s'approchait lui permit de distinguer dans l'intérieur son Ebba qu'il cherchait avec tant de sollicitude, et près d'elle un personnage à physionomie insidieuse qui portait un costume d'abbé, et avec lequel elle lui parut causer familièrement. Par hasard ses yeux se portèrent de nouveau sur le cocher, et il reconnut que ce n'était pas celui de la Reine, mais un individu dont la figure italienne lui était entièrement inconnue.

« Ce n'est pas l'équipage de la Reine ; il y a ici quelqu'infernale machination, » s'écria le jeune homme avec fureur ;

puis, tirant son épée, il s'élance au devant de la voiture.

« Arrête ! » dit-il au cocher, d'une voix de tonnerre et en saisissant les rênes des chevaux.

« — Qu'y a-t-il donc? s'écrie Ebba en mettant la tête à la portière.

« — C'est un homme ivre, répond le cocher » ; puis s'adressant à Steinberg : « Ote-toi bien vite de là et lâche les rênes, si tu ne veux être roué ou abîmé sous les pieds des chevaux.

« — Non, lui crie Steinberg, je ne lâcherai point les rênes tant qu'il me restera un souffle de vie » ; et en même temps il employait toutes ses forces pour empêcher les chevaux d'avancer. « Sauvez-vous, Comtesse, crie-t-il aussitôt à Ebba ; vous êtes en danger ; sautez hors de cette voiture à quelque prix que ce soit.

« — Ah ! ah ! si c'est là tout ce que tu demandes, reprit le cocher, tu peux

t'en aller au diable » ; puis, en lâchant un juron grossier, il redouble les coups de fouet pour lancer ses chevaux.

Ces animaux fougueux, si violemment excités, s'emportèrent enfin, et le courageux Steinberg parcourut une assez grande distance sans lâcher prise, ferme entre les deux chevaux et pendu à leur bride. Ebba éperdue, le corps à moitié sorti de la portière, appelait du secours de toute la force de sa voix. Enfin, le malheureux jeune homme, terrassé et atteint à la tête par un coup de pied de l'un des chevaux, se sentit défaillir, et bientôt il perdit entièrement connaissance.

---

---

## CHAPITRE XXI.

Quittons donc pour jamais une ville importune
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Où le vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mître en tête et la grosse à la main.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Lorsque Steinberg, après un long évanouissement, eut enfin recouvré l'usage de ses sens, il se trouva dans son lit au palais Farnèse, la tête recouverte d'un appareil. Une saignée venait de lui être faite à l'instant même; et de l'ouverture de l'une des veines du bras gauche jaillissait le plus pur sang de la jeunesse, et il retombait en bouillonnant dans un vase que Poissonnet tenait à la main; Borri était près du malade, les yeux fixés

sur l'assiette dont il examinait avec soin le contenu, et ses doigts étaient encore armés de la lancette avec laquelle il venait de pratiquer l'opération, selon toutes les règles de l'art.

« La Comtesse est-elle sauvée, » demanda vivement le jeune malade, lorsqu'il eut entièrement repris connaissance, et aussitôt qu'il put parler.

« — Dieu soit loué, répondit Poissonnet, elle est en sûreté, lorsque vous perdîtes connaissance, vous n'abandonnâtes pas cependant les rênes des chevaux que vous teniez fortement serrées, ces animaux, en cet instant, restèrent un moment arrêtés. La Comtesse profita de cette circonstance pour se précipiter hors de la voiture; je vous dégageai aussitôt de dessous les pieds des chevaux et la voiture partit avec la rapidité de l'éclair.

« — Et les gens de l'équipage n'ont pas été arrêtés? s'écria-t-il, ah! je ne me

suis jamais réjoui de la mort d'un homme, mais je verrais de bon cœur pendre les scélérats qui voulaient perdre l'innocence en commettant un affreux attentat.

« — Ah! quant à cela, nous différons entièrement d'opinion, lui dit Poissonnet; et je me réjouis au contraire de ce qu'aucun de ces gens ne soit tombé entre nos mains; car il n'était nullement nécessaire d'avoir quelque chose à démêler avec la justice sur une pareille équipée. Cette trame a été ourdie par une main trop puissante, pour qu'il soit prudent de pousser les choses plus loin, et si l'on suit mon conseil, on laissera l'affaire dans l'oubli.

« — D'une main puissante!... répéta Steinberg avec chaleur.

« — Silence, silence! interrompit Borri, la brebis s'est échappée des griffes des bêtes fauves; réjouissons-nous-en, sans nous inquiéter si c'est un lion ou un tigre qui a manqué sa proie.

« — Le meilleur, s'écria Poissonnet, c'est que vous êtes hors de danger, et pour obéir aux ordres de la Reine, je vais courir près d'elle pour lui faire part de l'heureux changement opéré dans votre situation. »

Il sortit; et Steinberg levant aussitôt les yeux sur Borri, qui, après avoir tiré une quantité de sang suffisante, s'occupait à lui bander le bras. Eh bien! docteur, vous à qui rien n'est inconnu, pourriez-vous bien me dire d'où part ce coup infernal qui ne tendait rien moins qu'à l'enlèvement de la comtesse?

« — Les neveux se croient en droit de faire ce qui conduirait les autres hommes à l'échafaud, répartit Borri d'une voix concentrée et comme s'il se parlait à lui-même, et lorsque la trahison leur en fournit les moyens, l'exécution de leurs infâmes projets leur devient facile.

« — La trahison! s'écria Steinberg en frémissant.... Il est vrai, ces coquins

portaient la livrée royale. Vous pensez donc... ?

« — Je pense, répondit Borri d'un air sévère, que je suis en ce moment votre médecin, et que d'après cela vous devez suivre ponctuellement mes avis et obéir à mes ordonnances ; cette agitation d'esprit est un poison pour vos blessures, et ne peut qu'occasioner une irritation funeste à votre cerveau. Prenez cette potion calmante ; et l'action que vous avez faite aujourd'hui, votre courage qui, en vous faisant affronter la mort, vous a si heureusement procuré le bonheur de sauver l'innocence, est un baume consolateur qui va servir efficacement à votre guérison.

« — Je vous dois de plus en plus une grande reconnaissance, dit le jeune homme, après avoir vidé la coupe qui lui était présentée ; sans le précieux avis que vous m'avez donné, c'en était fait, le crime triomphait. Je commence à

prendre une certaine confiance dans vos prophéties. Celle d'Olgiata s'est trouvée vérifiée aujourd'hui ; c'est mon amour qui m'a conduit sous les pieds de ces chevaux fougueux. Mais, dit-il en se reprenant, je ne me rends pas ici justice ; car c'eût été toute autre dame j'aurais certainement affronté le même danger pour la sauver.

« — Aussi la prédiction ne se trouve pas encore accomplie. Il s'agit d'un autre amour dans l'avis que je vous ai donné à Olgiata.

« — Un autre amour! s'écria Steinberg avec la plus grande surprise; impossible ! Et quel serait ?... »

La porte s'ouvrit en cet instant, et la Reine entra, suivie d'Ebba, qu'elle entraînait avec elle, et qui faisait quelques difficultés pour entrer dans la chambre du jeune Baron. « Quand je suis avec toi, petite prude, dois-tu t'arrêter à toutes ces considérations : allons, ce

sont de purs enfantillages, Comtesse, lui disait-elle en s'approchant du lit du malade; c'est un vrai preux, un brave paladin, aussi intrépide contre les animaux fougueux, que courageux lorsqu'il s'agit de braver le liquide élément. N'est-il pas heureux de posséder auprès de soi de vrais braves, sur lesquels on peut compter au moment du danger? Qu'en dis-tu? mon Ebba.

« — Je vous dois tout, Steinberg, dit cette dernière en s'efforçant de surmonter sa timidité »; puis lui prenant la main, en rougissant beaucoup : «Croyez, poursuivit-elle, que le service que vous m'avez rendu est gravé dans mon cœur, et que je ne l'oublierai jamais.

« — Avec une telle assurance, j'affronterais de nouveau la mort, dit Steinberg. Au comble du bonheur, c'est payer avec usure un danger qui n'existe plus.

« — Est-il bien vrai que vous ne couriez plus aucun danger? dit Ebba avec

inquiétude; ne doit-on plus avoir de craintes sur votre état? Vous êtes en ce moment si pâle... Ne souffrez-vous pas?

« — Comment pourrais-je éprouver aucune souffrance dans un pareil moment, répondit Steinberg, en pressant la main d'Ebba dans les siennes et en la portant à ses lèvres brûlantes.

« — Maintenant, jeunes gens, dit Christine avec gaieté, si vous avez terminé vos échanges de reconnaissance et de modestie, je suis bien aise, de mon côté, de vous consulter ici en comité secret. Mon fidèle Poissonnet, qui m'est entièrement dévoué, mais à qui il ne manque qu'un peu plus de courage, me souffle à l'oreille qu'après cette équipée il juge qu'un autre climat, un autre air, nous conviendraient mieux que le séjour de Rome. Mais je suis justement d'un avis tout opposé, quand ce serait pour faire voir que je ne crains point les neveux, y en eût-il un régiment. Monal-

deschi me presse de prolonger mon séjour avec une chaleur qui m'étonne, quoique je connaisse tout son attachement pour la cour de Rome et son éloignement habituel pour tout ce qui peut être de votre avis. D'après le désir de Monaldeschi, vous devez naturellement penser que Sentinelli est d'un avis tout opposé. Or ça, quelle est votre opinion sur la question que je mets en délibération ?

« — Si l'ennemi qui nous menace est trop puissant pour que nous puissions rester ici et combattre à armes égales, répondit Steinberg, je trouve qu'un brave chevalier ne doit pas être accusé de pusillanimité en conseillant une prudente retraite. D'ailleurs, le trésor que nous avons sous notre sauve-garde, est tellement précieux, qu'il nous faut employer toute notre prudence pour le soustraire au danger.

« — Incline-toi donc, précieux Palla-

dium, » dit Christine avec malice et en poussant légèrement la tête de la jeune Comtesse pour la faire pencher en avant ; puis s'adressant à Steinberg : « Je ne puis souscrire à cet avis, lui répondit-elle. Eh ! vous ne savez donc pas qu'en nous barricadant dans ce palais avec une vingtaine d'hommes déterminés, je me fais fort de tenir tête à toute cette Rome efféminée.

« — Les forces humaines peuvent bien protéger contre la méchanceté des hommes, » dit tout d'un coup Borri, les yeux immobiles, le regard fixe et de ce son de voix guttural qui lui était propre, quand il prononçait quelque sentence ; « mais qui peut s'opposer au bras vengeur de l'Eternel? Voyez l'ange exterminateur qui plane sur les sept monts et étend sa main redoutable sur cette Rome, l'antique souveraine du monde; son bras terrible est armé du glaive ardent, dont la flamme pâle et jaunâtre annonce mille

maux qui vont pleuvoir sur cette malheureuse cité. Ce fatal glaive (puisqu'il faut vous le découvrir) va lancer la peste. Si donc des liens trop puissans ne vous retiennent dans ces funestes parages, fuyez, et voguez à pleines voiles vers des climats plus heureux. »

« — Périr de la peste! dit vivement Christine; c'est ce dont je ne me soucie nullement. Depuis que j'ai secoué le joug d'une couronne, depuis que je me suis affranchie de tous les soins pénibles, de tous les tourmens qui y sont attachés, j'ai certes le plus vif désir de vivre le plus long-temps possible. Rome, d'ailleurs, n'a plus pour moi d'attraits bien puissans; le sot orgueil de ces mendians titrés, de ces princes et de ces ducs *ad honores*, m'est devenu depuis long-temps insipide. Mais cependant, de toute manière, il nous faut encore rester ici pour la guérison de notre brave Steinberg; le voyage pourrait nuire au retour de

sa santé, et je ne voudrais pas pour tout au monde laisser ici notre digne défenseur, seul et sans secours.

« —Loin de moi, s'écrie alors Steinberg, en se mettant sur son séant, loin de moi de souffrir que Votre Majesté retarde, à ma seule considération, l'exécution de ses projets ; d'ailleurs mes blessures sont si peu dangereuses, que je puis très bien l'accompagner, sans le moindre danger pour ma santé. »

Christine se tournant vers le docteur, le regarda d'un air à faire penser qu'elle doutait de ce que Steinberg venait de lui dire, et celui-ci pour répondre à la question tacite qu'elle lui faisait, s'approcha de nouveau du lit du malade, et lui prit le bras.

« Il n'y a plus rien à craindre, dit-il, le jeune homme peut supporter le voyage, et si ses blessures sont encore pendant quelques jours seulement, confiées à mes soins, je réponds de lui sur ma tête.

« — C'est-à-dire, reprit Christine avec malice, que vous préférez les vaisseaux de Sa Sainteté qui doivent servir à notre voyage, à l'agrément d'être logé gratuitement à son château Saint-Ange. Eh bien, soit, puisque je vous ai assuré ma protection, je veux vous emmener sain et sauf en France.

« — Je rends grâce à Dieu du parti que vous prenez de quitter Rome, dit alors Ebba en poussant un soupir; mais je n'aurais pas osé vous y engager. »

Monaldeschi entrait alors, et la physionomie du jeune Steinberg, qui, en ce moment, portait l'empreinte de l'espérance et du bonheur, ne lui fit rien présager de favorable pour lui-même.

« Après une mûre délibération, dit la Reine à ce dernier, en prenant l'air, le geste et le ton d'un maître qui commande, nous avons résolu de nous rendre en France, et nous avons fixé à demain le jour de notre départ; ainsi donc, grand

écuyer, faites vos préparatifs en conséquence.

« — Je crains bien, répliqua Monaldeschi, que l'état de la caisse royale ne mette obstacle à ce départ précipité, les vingt mille thalers que nous attendons de Suède ne nous sont pas encore parvenus.

« — Cela est vrai dit Christine; eh bien, docteur, il ne nous reste plus de ressource qu'en vous. Vous pourriez, avec le secours de votre alchimie, nous procurer quelques livres d'or *solaire*.

« — Je me disposais aujourd'hui à mettre en ordre mon laboratoire, répondit Borri, afin de me mettre dès demain à l'ouvrage.

« — Oh! nous ne pouvons attendre si long-temps, reprit vivement la Reine, Haldenblod prendra dix mille ducats sur mes bijoux, ajouta-t-elle après une courte pause; allez et portez-lui mes ordres à ce sujet.

« — Je me permettrai d'observer à Votre Majesté, reprit le favori, qu'un départ aussi prompt me paraît entièrement impossible. »

Christine avec un air de hauteur et un ton d'autorité qu'elle savait prendre selon les circonstances : « quand j'ai une fois manifesté mes intentions, mes serviteurs ne doivent plus qu'obéir.

« —Je me rends à vos ordres, » répondit Monaldeschi d'une voix presqu'inintelligible; et semblable au farouche léopard, qui de la plaine dévore des yeux la craintive gazelle, toute tremblante encore, sur le roc élevé où elle s'est réfugiée pour lui échapper, il sortit en lançant à la dérobée, un regard expressif sur la timide Ebba.

« Prends bien soin de toi, mon bon Steinberg, dit la Reine au jeune homme avec le sourire de l'amitié; je vais incontinent saluer mon cher parrain le Saint-Père, et lui exprimer avec de profonds

soupirs combien je me trouve malheureuse d'être obligée de m'éloigner de lui et de quitter une aussi noble société que celle de ses aimables neveux. Il me fera de son côté des protestations à perte de vue sur la douleur qu'il éprouvera d'un départ aussi inopiné ; il me fera mille instances pour que je revienne bientôt embellir de nouveau la cour de Rome de mon aimable présence ; et après cet échange mutuel de complimens et de protestations, il finira par me gratifier de sa sainte bénédiction dont je reviendrai bientôt vous faire part, si toutefois elle peut avoir une salutaire influence sur la guérison d'un hérétique. »

Elle sortit, accompagnée de Borri. Ebba resta près du lit du jeune Baron. Lorsqu'elle se vit seule avec lui, elle posa doucement sa belle main sur le front blessé de l'aimable Charles ; puis, après l'avoir considéré un instant avec une inexprimable émotion, elle cou-

rut précipitamment rejoindre la Reine.

« Oui, elle m'aime, » s'écria Steinberg transporté de joie et en se replaçant dans son lit. Cette douce pensée, et le silence qui régnait autour de lui remplirent son âme d'un sentiment de bien-être dont il avait été privé depuis long-temps. Une douce langueur vint s'emparer de tous ses sens. Au milieu de ce repos enchanteur, il voyait la belle et timide Ebba ; toutes ses perfections se présentaient en foule à sa pensée, et dans cette attrayante et délicieuse extase, le sommeil réparateur vint doucement lui verser ses bienfaits et le bercer des songes les plus flatteurs.

## CHAPITRE XXII.

Que vois je autour de moi ; que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui. . . . . . . . . . par un commerce infame,
Trafiquent, tous les jours, des secrets de mon âme,
On prévoit mes desseins, on entend mes discours,
. . . . . . . Dans mon cœur on sait ce qui se passe.
Que vous en semble ?

Christine avait quitté Rome, où une maladie contagieuse commençait effectivement à faire les plus dangereux progrès. Quatre galères de Sa Sainteté avaient été mises en mer pour transporter la Reine et sa suite jusqu'à Marseille, où elle était arrivée après une heureuse navigation. Les Marseillais avaient reçu cette femme célèbre avec de grandes démonstrations de joie. Son entrée à Paris avait été, en quelque sorte, sem-

blable à une pompe triomphale. Une fête magnifique avait été préparée pour sa réception. Elle descendit au Louvre, où l'on avait disposé pour elle des appartemens somptueux et dignes de la magnificence de l'hôte royal qui la recevait; et là, après avoir comblé de bienfaits et congédié les seigneurs et les dames françaises qui l'avaient accompagnée, elle resta avec Ebba, Monaldeschi, Guemes et Steinberg.

« Enfin je puis respirer en liberté, » dit-elle en se jetant sur une bergère et prenant une attitude qui prouvait le plaisir qu'elle ressentait d'être libre et débarrassée de tout le cérémonial de l'étiquette, d'autant mieux qu'alors il était plus sévèrement observé à la cour de France que dans les autres cours de l'Europe. « Ces démonstrations de joie, ajouta-t-elle, me tuent. Ces princesses et ces duchesses étaient vraiment *endiablées*; c'était à qui me donnerait l'ac-

colade. Peut-être aussi ce vif désir de m'embrasser tient-il à ce que j'ai quelque chose de masculin dans la physionomie. »

« — Il est tout naturel, dit Monaldeschi en souriant, qu'une dame aussi accomplie excite, même de la part de son sexe, la plus ardente admiration et le plus grand respect.

« — De pareils complimens m'ont déjà été faits, répondit Christine; mais je diffère d'opinion à cet égard. Les femmes sont la plupart du temps des juges si remplis de partialité, que l'on ne devrait jamais se fier à leur opinion, sur les personnes de leur sexe. Je dois dire cependant que mon Ebba, ici comme partout ailleurs, est une honorable exception à la règle générale. »

Steinberg, dont les sentimens étaient tout à fait d'accord avec le jugement de Christine en ce qui regardait la belle comtesse, allait encore renchérir avec toute l'éloquence de l'amour, sur les

louanges de la Reine, lorsque son Ebba, qui devinait son intention, s'empressa de l'interrompre en demandant aux autres interlocuteurs ce qui leur avait fait le plus de plaisir dans toute la fête qui venait d'être célébrée à l'occasion de l'arrivée de la Reine à Paris.

« Tout a concouru à me prouver la considération dont je jouis à cette Cour, dit Christine, mais j'avoue que tout cela m'a paru un peu ennuyeux; le dais, sous lequel j'étais obligée de marcher au pas de mon cheval, était une chose tout-à-fait inutile et incommode; et les cinq mille bourgeois parisiens armés de piques, rangés en haie de chaque côté du cortège, avaient quelque chose de burlesque.

« — Quant à moi, dit Güemes, ce qui m'a le plus fait plaisir dans toute cette cérémonie, c'est ce peu de mots sortis de la bouche du digne docteur en théologie, *Suecia te Christinam fecit, Roma Christianam, faciet te Gallia Christia-*

*nissimam**. Certes, on ne pouvait exprimer en moins de paroles le souvenir de votre gloire passée, et l'espérance qui anime en ce moment tout bon catholique.

« — Selon moi, répondit vivement Steinberg, la Reine était déjà véritablement chrétienne par le baptême et la confirmation; ainsi donc je trouve que cette expression *Roma Christianam fecit* n'est pas du tout juste, et qu'elle n'a d'autre mérite que de servir à un jeu de mots.

« — Tu ne dois le considérer que sous ce dernier point de vue, mon cher Steinberg, répartit Christine avec douceur. D'ailleurs, d'anciennes querelles entre les deux croyances, et qui ne sont pas encore terminées, ont donné lieu à cette différence établie par les catholiques.

* *C'est à la Suède que vous devez le nom de Christine; à Rome celui de chrétienne; vous recevrez de la France celui de très chrétienne.* Ce jeu de mots est plus sensible en latin, où les mots Christine et chrétienne ne diffèrent que d'une lettre.

Mais, quant à moi, je trouve encore bien plus à redire à ce dernier membre de la phrase *Christianissimam faciet.* Comment ce docteur a-t-il pu se fourrer dans la tête qu'un mariage pourrait avoir lieu entre un roi adolescent et une femme de trente ans ; et comment a-t-il pu croire que moi, Christine, j'aie pu penser à de tels nœuds. Ah! si j'avais voulu prendre un époux, je serais restée Reine de Suède.

« — Cet éloignement bien prononcé qu'éprouve Votre Majesté pour le mariage ne nous est malheureusement que trop connu, dit Monaldeschi en s'adressant à Christine, il est aussi chagrinant qu'incompréhensible pour nous. S'il est une femme au monde qui réunisse toutes les qualités désirables, soit au physique soit au moral, et propres à faire le bonheur d'un époux, c'est assurément la célèbre Christine.

« — Voilà qui est très galant, mais qui

n'est rien moins que prouvé, répond la Reine avec un sourire railleur ; est-ce aussi votre opinion, gentilhomme de la chambre ? »

Singulièrement embarrassé par cette question, le jeune Charles qui connaissait la grandeur du caractère de Christine, et qui, par cela même, la trouvait peu propre à se soumettre aux volontés d'un époux, se trouvait ainsi partagé entre sa franchise naturelle et les égards qu'il devait à sa souveraine, il se contenta de balbutier quelques paroles insignifiantes.

« A parler franchement, poursuivit Christine, les saintes écritures n'ont pas peu contribué à augmenter chez moi l'aversion pour le mariage, surtout lorsqu'en lisant la bible, j'y ai trouvé cette fatale sentence : *et il sera ton seigneur et maître*. Jusqu'alors j'ai trouvé un grand avantage à être moi-même ma maîtresse, et je n'ai pas encore trouvé d'homme que je jugeasse digne de prendre pour maître.

« — Il est des génies élevés, reprit Monaldeschi avec feu, qui ont le privilége de s'affranchir de l'entrave des lois auxquelles sont assujettis les autres mortels. Vous pourriez toujours rester souveraine, malgré les rapports intimes que permet le mariage; et vous trouveriez dans l'heureux mortel que vous élèveriez jusqu'à vous, dans l'époux de votre choix, un être qui s'estimerait au comble du bonheur en se considérant comme votre premier sujet.

« — Je ne pourrais aimer un époux entièrement soumis à mes volontés, et je ne pourrais, d'un autre côté, devenir son esclave; ainsi donc, les choses sont pour le mieux telles que le sort les a faites jusqu'ici, d'ailleurs les hommes sont des êtres incommodes, et pour toute femme, c'est agir sagement que de les tenir à une distance respectueuse de sa personne. N'est-ce pas également ton avis, ma chère Ebba?

« — Il doit y avoir aussi des exceptions à la règle sévère que vous venez d'établir, » répondit la jeune comtesse, en jetant furtivement un regard plein de feu sur Steinberg.

« Que tous les saints vous récompensent pour cette aimable marque d'indulgence en faveur de notre sexe, répondit Monaldeschi d'un air courtois ; oui certes, il est pour les femmes qui ont conservé toute la pureté de leurs mœurs, il est encore des hommes qui sont capables d'un sentiment sincère, et qui, rendant ainsi une sorte de culte à la plus belle des qualités de votre sexe, peuvent vouer à l'objet de leur amour, la plus inébranlable fidélité.

« — La fidélité ! répond Christine en paraissant réfléchir ; ah ! la fidélité est comme une belle fleur, dont l'éclat ne dure qu'un jour, et qui se fane aussitôt qu'elle passe par les mains grossières des humains. Depuis quelque temps j'ai

acquis la malheureuse conviction que je ne dois plus compter sur cette vertu, de la part des personnes qui composent ma suite. On m'a appris d'une autre extrémité de l'Europe, des secrets que je croyais profondément ensevelis au fond de mon cœur; des étrangers connaissent ce que contiennent des papiers que je gardais dans la partie la plus secrète de mon bureau particulier. Il circule sur mon compte des bruits injurieux et qui, tout mensongers qu'ils sont, ne peuvent avoir été rendus publics que par des personnes que j'ai investies de toute ma confiance, et qui m'approchent de très près.

« — Oh! pour ce qui est de la partie catholique de votre service, dit aussitôt Guemes, je me fais fort de me rendre caution de son innocence.

« — Parlez seulement pour vous, si cela vous convient, seigneur moine, répondit la Reine avec un signe d'im-

patience ; à l'égard des autres, ne prenez leur défense que lorsque vous en serez prié, et surtout sans chercher à outrager des personnes qu'il ne vous appartient pas de juger. »

Le père Guemes s'éloigna confus et humilié. Christine, se tournant alors vers Ebba et Steinberg, leur dit d'un air où se peignait la tendresse : « Et vous donc, méchans hérétiques, vous ne dites rien pour vous disculper de l'accusation que vient de porter contre vous le digne père, en voulant prendre le parti de ses coréligionnaires. Voyons, quelle garantie pouvez-vous donc me donner de votre fidélité ?

« — Dire un seul mot pour disculper la comtesse, s'écria le jeune Steinberg avec véhémence, serait lui faire outrage. Qui pourrait donc être assez sot pour vouloir perdre son temps à prouver que la neige est blanche et que le soleil luit ? Quant à moi, je crois

avoir l'honneur d'être assez connu de Votre Majesté pour me trouver dispensé de faire aucuns frais pour ma défense.

« Voilà le vrai langage de l'innocence, dit alors Monaldeschi en parlant à la Reine; cependant il se trouve un Judas parmi les personnes de votre service; je pourrais peut-être bien décliner son nom, si c'était le temps et le lieu de le faire; mais l'honneur me défend d'inculper un absent.

« — Vous désignez Sentinelli, lui répond Christine en le fixant d'un air sévère.

« — Votre Majesté vient de le nommer, dit le grand écuyer, et je la prie de remarquer que ce n'est pas moi qui ai prononcé son nom. Au surplus, ce ne peut être qu'entre lui et moi qu'il faut chercher la trahison. Il vous sera bientôt facile, je l'espère, de découvrir le coupable, et tout ce dont je supplie

Votre Majesté, c'est de ne pas lui pardonner.

« — Et que mérite donc l'auteur d'un tel forfait? lui demanda la Reine. » Ses yeux étincelaient en lui faisant cette question.

« L'homme convaincu de haute trahison mérite la mort, s'écrie Monaldeschi en élevant la voix. Je m'offre d'être moi-même l'exécuteur de cette sentence envers mon coaccusé, s'il est coupable, comme je réclame pour lui le même droit, s'il était prouvé que c'est moi qui suis le traître, tant je suis convaincu que la peine que je viens de prononcer est juste et méritée.

« — Bien, Marquis, dit alors la Reine d'un ton grave et sententieux. Souvenez-vous de cet arrêt. Je vous donne ma parole royale que je ne pardonnerai pas au coupable aussitôt que sa culpabilité sera prouvée. »

A ces mots une sombre tristesse se

peignait sur sa physionomie. S'appuyant le coude sur les bras de son fauteuil, elle se couvrit la figure de ses deux mains. De profonds soupirs s'échappèrent avec peine de sa poitrine oppressée, et la pénible agitation de son sein ne peignait que trop la triste situation de son âme. Ebba, pleine d'une tendre sollicitude, s'approcha d'elle, et lui demanda d'une voix douce et timide le sujet de ses peines.

« Oh ! mon enfant, lui répondit Christine, en passant légèrement la main sur ses joues fraîches et brillantes du coloris de la jeunesse, ton amour est pur et légitime... pourquoi... ah ! pourquoi... »

Elle se tut ; puis un court instant après : « Je désire être seule, dit-elle. » Ebba s'inclina en silence et sortit ; Monaldeschi en fit autant, et Christine l'accompagna d'un douloureux regard. Steinberg voulait aussi quitter l'appartement ; mais Christine lui donna, par un signe, l'ordre de demeurer.

« Approchez, Steinberg, dit enfin la Reine, lorsqu'il fut devant elle, et le regardant avec des yeux qui cherchaient à lire dans le fond de son cœur. Vous m'êtes fidèle, n'est-il pas vrai? poursuivit-elle après une courte pause et avec un son de voix plus doux.

« — Si vous croyez avoir le moindre motif d'en douter, lui répond le jeune homme avec vivacité, je vous supplierai alors de m'accorder mon congé. Servir une personne qui mettrait ma fidélité en doute, serait pour moi un supplice insupportable; cependant je n'ai d'autre garant à vous en donner que ma bonne foi et l'honneur d'un loyal gentilhomme.

« — Cette caution me suffit, répondit Christine, et surtout dans un jeune homme charmant, ajouta-t-elle. » Ses joues se couvraient d'une rougeur fugitive. « Ah! croyez-moi, Steinberg, je suis dans une position bien chagrinante. Qu'il est pénible pour une reine

de ne pouvoir se fier même aux personnes qui l'approchent de plus près !

« — Mais, Madame, Sentinelli est-il vraiment celui qui vous a trahie? demanda Steinberg en paraissant prendre part à sa tristesse.

« — Non, ce n'est pas lui, ou du moins il est beaucoup moins coupable que celui qui cherchait tout à l'heure à faire tomber tous les soupçons sur lui.

« — Comment ! s'écria le Baron dans le plus grand étonnement, et oubliant le respect qu'il devait à sa souveraine ; vous doutez de la fidélité de Monaldeschi ; ah ! d'après un tel aveu, je dois vous plaindre encore bien davantage.

« — Silence ! lui dit Christine d'un ton courroucé ; une telle pitié de votre part exprime un reproche déplacé dans la bouche d'un serviteur qui parle à sa souveraine, lors même que son cœur l'aurait trompée dans le choix d'un favori. »

Steinberg s'inclina tout effrayé, et s'apprêtait à se retirer aussitôt.

« Quel singulier jeune homme! Mais je ne suis point méchante, » lui dit-elle en reprenant subitement l'expression de l'amitié, et en lui tendant la main. Il la saisit et la porta à ses lèvres, pendant que la Reine avait fixé sur lui ses yeux qui paraissaient comme immobiles et brillaient d'un éclat inaccoutumé; sa main en même temps s'agitait d'une manière convulsive dans celles du jeune homme.

Étonné de l'agitation qu'il remarquait dans la Reine, il leva les yeux sur elle comme pour lui en demander le motif; mais Christine se couvrit aussitôt la figure avec le mouchoir qu'elle tenait à la main gauche; puis de la droite elle lui fit signe de s'éloigner avec une vivacité qui annonçait qu'elle voulait être promptement obéie.

« En vérité, dit-il lorsqu'il fut sorti,

la Reine ne sait ce qu'elle veut. Cette perpétuelle agitation , cette irrégularité de caractère, ces passages soudains d'un excès à un autre seraient-ils le triste apanage que la nature réserve aux femmes qui, se vouant au célibat, parviennent à un certain âge sans avoir obéi à ses lois éternelles. Certes, je ne remarque pas les mêmes symptômes chez la bien-aimée de mon cœur. Ah ! si mon Ebba n'était pas sous le même toit, on ne me verrait pas long-temps au service de cette femme extraordinaire.

---

## CHAPITRE XXIII.

Voilà déjà nos braves paladins,
Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en son profil;
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre, à tout moment frappées.

Le château de Fontainebleau avait été donné par le monarque français à Christine pour en faire sa résidence pendant son séjour en France, et lorsqu'elle en prit possession avec les personnes qui composaient sa petite cour, tout y était disposé avec un luxe et une magnificence dignes d'un tel hôte. Il était déjà bien près de minuit lorsque Steinberg entra dans l'appartement qui lui avait été destiné, et qui, tout-à-fait

solitaire et écarté, était à l'une des extrémités de cette vaste galerie à laquelle on a donné le nom de Galerie aux Cerfs. L'esprit troublé, agité par une foule de sensations et de pensers divers, li se promenait en silence d'un bout à l'autre de sa chambre; enfin il donna essor aux nombreuses réflexions qui l'agitaient.

« Comment cela doit-il finir? s'écria-t-il avec chagrin et en poussant un soupir. Les tendres regards d'Ebba me prouvent à chaque instant qu'elle partage l'amour dont je brûle pour elle; cependant je ne puis trouver l'occasion, ou plutôt je ne puis prendre la courageuse résolution de provoquer un entretien qui doit décider de mon sort. Chaque jour je vois s'augmenter le crédit et la confiance dont je jouis auprès de la Reine; quel est donc ce pressentiment qui me fait craindre d'épancher mon secret dans son sein; il semble

qu'une voix secrète me dit qu'une telle démarche détruirait à jamais mon bonheur. Et cependant le temps fuit ! Que doit donc penser la Comtesse d'un amour qui reste aussi long-temps muet ? Si d'un autre côté son orgueilleuse famille avait fait un choix pour elle ; et si Ebba, incertaine sur la nature de mes sentimens venait à agréer ce choix, je serais à jamais malheureux. Allons, c'en est fait, mon parti est pris ; demain je me jette aux pieds de l'adorable Ebba ; je lui ouvre mon cœur, et je la prierai de décider si je dois en faire part à la Reine. Christine a le cœur grand et noble, elle nous aime tous les deux, elle devra concevoir dans sa sagesse, que ses deux plus fidèles serviteurs ne sont point coupables parce qu'ils cherchent à s'unir par les liens d'un heureux mariage.

Ce monologue fut interrompu par le bruit monotone de l'horloge du château, qui, en cet instant, sonnait minuit.

Steinberg s'approcha d'une fenêtre, et il entendit presqu'aussitôt le son lugubre de la cloche des Trinitaires, qui répétait les heures. Il retomba malgré lui dans ses tristes méditations, et porta machinalement les yeux sur les belles fontaines qui ornaient ce jardin magnifique et dont les eaux formaient en tombant de majestueuses cascades, qui éclairées en ce moment par la lune qui venait de se lever, projetaient au loin leur éclat argenté. Tout à coup un léger bruit qu'il entendit à sa porte le fit sortir de l'état de contemplation dans lequel il était plongé; en se retirant de la croisée, il aperçut le vieux Borri qui, semblable à un fantôme que la cloche de minuit aurait évoqué et après avoir fermé sur lui la porte d'entrée, s'avançait à pas lents et mesurés.

« Je me souviens de Rome et du service signalé que vous m'y avez rendu, lui dit ce vieillard mystérieux, et la re-

connaissance de Borri dure autant que sa vie. Je viens donc vous trouver à cette heure silencieuse de la nuit, pour vous éclairer par de nouveaux avis. Il vous souvient de ce jour, au palais du Louvre, lorsque la Reine vous rappela après avoir congédié les autres personnes qui étaient près d'elle. Eh bien, depuis ce temps, vous avez un grand ennemi à la cour de Christine.

« — C'est impossible, s'écria Steinberg, qui pourrait donc avoir pris de l'ombrage d'un entretien de quelques minutes, et qui n'eut rien que de très simple?

Qui peut... une mauvaise conscience, répondit Borri, l'homme que l'on a une fois justement soupçonné d'une vile trahison est capable des plus grands crimes, quoiqu'il n'ait rien moins que de l'amour pour cette malheureuse princesse, dont il a les faveurs, ses propres intérêts le portent néanmoins à persé-

cuter tout homme en qui il pourra craindre un rival.

« — Mais docteur! s'écria Steinberg, vous désignez Monaldeschi? »

Borri ne répondit rien à cette demande, mais tirant de son doigt une bague dans laquelle était enchassée une grosse pierre d'un blanc de lait : « Je vous confie cette bague pour trois jours, lui dit-il, si pendant ce temps vous vous trouvez dans la société de gens dont vous avez quelque sujet de suspecter la droiture, ayez soin de consulter votre anneau, et si la pierre dont il est orné vient à se couvrir d'un léger nuage, ayez soin de ne rien accepter de ce qui vous sera offert soit comme boisson, soit comme alimens.

« — Je vous remercie mille fois de vos bons conseils, répondit Steinberg en mettant l'anneau à l'un de ses doigts, quoique néanmoins je demeure persuadé que vos craintes sont dénuées de fondement; car rien au monde ne pourrait

me persuader qu'un noble gentilhomme pût jamais s'avilir à devenir un lâche empoisonneur.

« — L'honneur, chez un chevalier romain, a de tout autres lois que dans le cœur d'un brave gentilhomme allemand, » lui dit Borri du ton le plus expressif, et en ouvrant la porte pour se retirer, puis se retournant de nouveau : « Souvenez-vous surtout, que je ne prétends pas que mes avis vous poussent à aucune mauvaise action contre vos ennemis. Une haine étrangère pourra vous exciter à être l'instrument de sa vengeance, mais gardez-vous de vous laisser prendre dans ses filets, et que jamais votre main ne se déshonore en se plongeant dans un sang ignoble. L'innocence triomphe toujours par cela même qu'elle est une vertu, et le crime au contraire, finit par s'enferrer dans ses propres armes. Déjà les ciseaux de la parque impitoyable sont ouverts et s'apprêtent à

trancher le fil empoisonné d'une vie corrompue, il est inutile de hâter l'action du fatal instrument.

« — Encore un mot, s'écria Steinberg au vieillard qui s'apprêtait à sortir. Vous n'avez donc rien à me dire sur ma future destinée; faites-moi au moins connaître si je réussirai dans des projets qui font en ce moment l'objet de mes plus chères espérances.

« — Je ne ressemble point à la misérable pythie de Delphes, lui répondit Borri avec colère et en branlant la tête, je ne suis point comme cette pauvre prophétesse qui donnait ses oracles en y faisant telles additions ou telles soustractions, suivant les souhaits et d'après l'importance des offrandes de ceux qui la consultaient; rappelez-vous le berceau de myrtes d'Olgiata; là je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire sur votre avenir, je ne puis y ajouter, y retrancher une seule syllabe; tenez-vous

à cet oracle jusqu'à ce que votre destinée s'accomplisse. »

Après ces paroles, le vieux Borri sortit d'un pas rapide, laissant le jeune baron épouvanté de l'air de conviction avec lequel cet être singulier venait de lui parler, et dans un tel état de faiblesse qu'il n'avait pas même la force de s'avancer pour le suivre.

Un moment après, il entendit de nouveau les pas de quelqu'un qui venait de l'autre extrémité de la galerie et s'approchait de son appartement. Pensant au danger contre lequel Borri venait de le mettre en garde, il se rapprocha de la fenêtre contre laquelle son épée était suspendue; au même instant la porte s'ouvrit sans bruit, et il vit entrer le comte Sentinelli.

« Je vous prie d'excuser ma visite à une heure aussi indue, lui dit le Comte, mais j'ai à m'entretenir avec vous sur des sujets de la plus grande importance

et qui exigent le plus profond secret; j'ose penser que votre bonne foi germanique m'est un sûr garant que je viens ici chercher la vérité à sa source la plus pure.

« — Si je suis instruit de ce qu'il vous importe de savoir, M. le Comte, et si je puis m'expliquer sans faire tort à personne vous pouvez être sûr de ne pas vous être trompé.

« — Dans les premiers instans que la Reine passa au Louvre, j'ai les plus fortes présomptions que Monaldeschi m'a calomnié auprès d'elle. En savez-vous quelque chose?

« — Je n'ai rien à vous répondre sur cette question, répondit Steinberg. Si un tel entretien a vraiment eu lieu, il me semble que c'est à la Reine elle-même beaucoup mieux qu'à tout autre, que vous devez vous adresser pour en être informé. Pour moi, quand même je serais instruit de quelque chose de relatif à l'objet de votre visite, je croirais em-

piéter sur les droits de ma maîtresse en vous en faisant confidence.

« — O l'ennuyeux allemand avec ses formalités et sa circonspection, s'écria le Comte en trépignant d'impatience, si vous saviez combien ce Monaldeschi cherche continuellement à vous accuser, à vous noircir, vous seriez loin d'avoir pour lui tous ces ménagemens.

« — Aucun motif de mécontentement personnel ne pourrait m'engager à une démarche qui serait contraire à mes principes. Si c'est là l'unique objet de cet entretien, nous n'avons plus rien à nous dire ; et que ce soit le dernier sur cette matière ; vous ne trouverez pas en moi l'homme que vous cherchez.

« — Ce sang froid insupportable que vous montrez, répliqua Sentinelli, ne provient que du doute où vous êtes encore sur les rapports qui existent entre le grand écuyer et la Reine : rapports beaucoup plus intimes que ceux d'un

fidèle sujet envers sa souveraine. Si vous voulez vous confier à ma conduite, je vous rendrai témoin, cette nuit même, d'un entretien qui détruira tous vos doutes à cet égard.

« — Supposez, dit en l'interrompant Steinberg, supposez que j'ai acquis cette certitude.

« —Eh bien! dit le Comte en tirant de dessous son habit un paquet de papiers d'un certain volume, voici les preuves incontestables qui démontrent d'une manière positive que cet infâme Monaldeschi n'est qu'un scélérat et un traître envers sa maîtresse, tous ces papiers sont disposés pour être remis entre les mains de Christine; je ne puis directement m'entremettre dans cette affaire, parce que la haine bien connue et par trop motivée que je porte au grand écuyer, pourrait faire suspecter ces pièces, qui sont de toute authenticité, c'est pourquoi je viens vous les confier

à vous, dont l'impartialité et la fidélité ne sont ignorées de personne. Remettez-les vous-même entre les mains d'une femme indignement trompée, afin qu'elle acquière la certitude du crime et qu'elle le punisse comme il le mérite.

« — Je consens à remettre moi-même ces papiers à la Reine, pourvu que vous m'autorisïez à lui avouer que c'est de vous que je les ai reçus.

« — Jusqu'où s'étend donc votre pusillanimité, s'écria Sentinelli, ne pouvez-vous pas éviter une pareille question, ne pouvez-vous pas dire que vous avez trouvé ces papiers dans le jardin ou au Louvre, ou plutôt encore qu'ils vous ont été remis par une main inconnue, vous pouvez enfin lui dire tout ce qu'il vous plaira.

« — Je ne sais point mentir, répondit Steinberg, et si ces papiers ne peuvent, que par mon entremise, acquérir une véracité qui serait suspecte s'ils étaient

remis par vous, ce serait alors un crime à moi de m'entremêler dans cette affaire.

« — Ainsi donc vous ne voulez point en aucune manière y prendre part, lui dit Sentinelli en grinçant les dents, je ne veux point m'arrêter à rechercher si c'est par pure simplicité ou plutôt par une connivence secrète avec l'auteur du crime, que vous vous obstinez à garder une aussi stricte neutralité; mais dans tous les cas, je dois craindre que les avis que vous pourriez donner au traître, ne fassent échouer mon plan, et c'est ce que je vais me mettre en devoir d'éviter.

« Apprête-toi à mourir, lui dit-il d'une voix sombre; ce ne sera qu'en marchant sur un cadavre que tu sortiras de cet appartement. »

En disant ces mots, il avait tiré son épée, et s'élançait sur Steinberg. Mais celui-ci avait eu le temps et la présence d'esprit de sauter vivement en arrière et de s'emparer de son épée, avec la-

quelle il se mit à parer les coups furieux que lui portait son ennemi; alors les armes étant égales :

« Maintenant, M. le comte, je suis à vous, lui dit ce jeune homme, indigné de la félonie de son perfide adversaire ; » et il était en mesure de répondre à ses attaques.

« — Non, reprit ce dernier, après une courte pause, et en baissant la pointe acérée de son glaive, quelle que soit l'issue de ce duel, il ne peut servir à ma vengeance. Je suis persuadé cependant que vous êtes un chevalier plein d'honneur, quoique l'ardeur du sang italien, qui bouillonne dans mes veines, ne me permette pas de concevoir jusqu'où peut aller ce sang froid germanique. Votre honneur me garantit que vous ne découvrirez pas à Monaldeschi les confidences que je viens de vous faire. Je remettrai moi-même les papiers à la Reine. Quand je me représente la

noblesse de votre procédé, je commence à croire ce que je ne pouvais concevoir auparavant, qu'une conduite franche est toujours la meilleure. Au reste soyez persuadé de l'authenticité des preuves que contiennent ces pièces, ainsi vous pouvez être sûr qu'elles ne vous nuiront jamais. Adieu, excusez mon emportement, je vous quitte sans haine; puissiez-vous me quitter de même; sous peu vous apprendrez d'importantes nouvelles. »

A ces mots, il remet son épée dans son fourreau et se retire.

« Grand Dieu! s'écria le bon jeune homme en quittant son épée, que de ruses employées à cette cour et dans quel but! pour la chose du monde la plus fragile et la plus incertaine; pour obtenir ou enlever à un rival, les faveurs d'une femme. Plaise au ciel de me conserver pur au milieu de ces dégoutantes et sales intrigues, et tel que je me suis

maintenu jusqu'ici. Une bonne conscience est bien le plus rare trésor que l'on puisse acquérir au milieu des dangereuses tourmentes de la vie.

---

## CHAPITRE XXIV.

. . . . . La vérité
Est un joyau fort connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est pas d'usage.

Le lendemain matin, le valet de chambre de la Reine, Poissonnet, vint avertir Steinberg que cette princesse le demandait. Arrivé dans l'antichambre, il y trouva le comte Sentinelli en conversation très animée avec Landini et Clauter, deux des gardes du corps de Christine qui s'étaient toujours fait remarquer par leur férocité et leur audace.

« La Reine peut compter sur nous,

disait Clauter avec un cruel sourire et en frappant sur son sabre; donnez-nous seulement l'heure où nous devons agir.

« — J'espère bien qu'on lui accordera la grâce du sacrement de la confession, ajouta le bigot Landini? »

En ce moment Sentinelli s'aperçut de la présence de Steinberg, et il fit signe à ses deux satellites de se taire. « La Reine veut vous parler sur-le-champ, dit-il au jeune gentilhomme »; et il s'éloigna avec les deux gardes. Steinberg entra dans la chambre de la Reine, chez laquelle il trouva le père Lebel, prieur des Trinitaires de Fontainebleau, et il le vit mettre dans sa poche un paquet de papier tout-à-fait semblable à celui que Sentinelli lui avait montré la veille.

« Remarquez, bon père, le lieu et l'heure où je vous confie ces papiers, dit la Reine au prieur, et soyez prêt à me les remettre, quelle que soit la cir-

constance qui me fera vous les redemander. Je compte sur votre parole et votre discrétion.

« — Votre secret est enseveli dans mon cœur, comme s'il m'avait été révélé sous le sceau de la confession », lui répondit le prieur avec dignité, et mettant la main sur le crucifix qui pendait à sa poitrine, il sortit.

La Reine alors se mit à parcourir à pas précipités toute l'étendue de sa chambre. La rougeur de ses joues, ses regards enflammés, les mouvemens précipités de son sein, décelaient le trouble et les violentes émotions qui l'agitaient en ce moment.

Enfin elle se jeta sur un siége, et fit signe à Steinberg de s'approcher. « Tu m'as dit autrefois Steinberg, que tu avais achevé tes études dans les universités, lui dit-elle avec un air de confiance; dis-moi donc ton opinion. Un monarque qui a abdiqué peut-il conserver le droit

de vie et de mort sur un de ses serviteurs qui s'est rendu coupable de haute trahison envers lui ?

« — J'en doute, répondit le jeune baron. Ce monarque a perdu le droit de vie et de mort par le fait même de son abdication, et je ne crois pas qu'il y ait encore envers lui crime de haute trahison, puisqu'un tel crime ne peut recevoir cette qualification que lorsqu'il a été commis envers un souverain sur le trône.

« — Voilà une distinction bien subtile, s'écria la Reine avec impatience ; mais si ce monarque, lors de son abdication, s'était expressément réservé ce droit ?

« — Je considère cette réserve comme nulle, répondit Steinberg avec calme. Le droit de haute justice sur les sujets d'un État, fait partie de ce qui constitue le souverain pouvoir ; il ne peut en être séparé sans devenir nul, et c'est

ici le cas, sans nul doute. Tout monarque qui se démet de sa souveraineté ne peut pas plus conserver cette prérogative, qu'un époux ne peut conserver de droits sur la personne de sa femme après divorce authentique.

« — Voilà une précieuse théorie, s'écria Christine avec le sourire d'une raillerie amère ; heureusement que la pratique n'est pas aussi pointilleuse. Je n'aurais pas attendu de toi, Steinberg, cette sophistique timorée ; d'ailleurs, je croyais être aimée de toi.

« — J'ai pour Votre Majesté une trop haute estime, répondit le jeune Baron, pour jamais cacher devant elle une opinion que je considère comme juste, surtout lorsqu'elle veut bien me faire l'honneur de me demander mon avis.

« — Une franchise aussi austère est par fois importune ; mais elle a aussi, il faut l'avouer, son bon côté. Au moins j'aurai la satisfaction de toujours en-

tendre la vérité sortir de ta bouche, n'est-il pas vrai ?

» — Toujours, répondit le jeune homme dans toute l'expansion de son cœur, dussé-je encourir votre disgrâce.

« — Brave gentilhomme ! s'écria-t-elle ; » puis avec un aimable sourire elle lui tendit une main qu'il s'empressa de saisir, et qu'il couvrit de baisers en signe de reconnaissance. Christine, l'attirant à elle : « Je t'aime de cœur, bon jeune homme, lui dit-elle avec une ardeur qu'elle cherchait vainement à cacher ; et toi... aussi.

« —Ah ! Madame..., répondit-il avec un embarras pénible ; » et une pudique rougeur vint aussitôt colorer ses joues.

« Cette timidité virginale te sied à merveille, lui dit Christine en lui frappant légèrement sur la joue ; si je pouvais te donner dix années de mon âge, peut-être me deviendrais-tu très dangereux, et peut-être aussi le serais-je

pour toi. Mais nous n'avons rien à craindre nous deux à ce sujet, n'est-il pas vrai ? »

Le jeune homme donne enfin une sérieuse attention aux marques suspectes de tendresse de la Reine ; mais ne se sentant aucun penchant à les partager, et embarrassé pour répondre, il prit le parti de garder le silence.

« Aimable timidité de l'innocence, s'écria la Reine ; combien tu as de charmes à mes yeux, et combien tu l'emportes sur les ruses de l'homme corrompu ! » En disant ces mots elle passa son bras autour du col du jeune homme, et ses lèvres brûlantes couvrirent les siennes d'un baiser de feu.

La porte s'ouvrit en cet instant et la comtesse de Sparre entra. Un cri d'effroi s'échappa de son cœur en voyant Steinberg dans les bras de Christine : elle voulait fuir.

« Viens Ebba, viens mon amie, lui

dit la Reine en riant; la paix de ton cœur m'est un sûr garant que ce spectacle ne peut avoir pour toi aucun effet nuisible. J'ai, par pure plaisanterie, voulu mettre à l'épreuve la pudeur de cet adolescent, et je t'avoue qu'il a montré plus de timidité que la vierge la plus pudique. »

Cependant Steinberg cherchait à rencontrer les beaux yeux de la Comtesse, pour implorer son pardon; mais n'y lisant que le courroux et le mépris, il baissa les siens vers la terre.

« Sa Majesté a-t-elle encore quelques ordres à me donner? dit-il en s'adressant à Christine.

« — Ah! ah! par un feu trop vif j'ai forcé l'ennemi à la retraite, dit-elle en plaisantant. Allez, je n'ai pas besoin de vos services en ce moment; mais trouvez-vous à deux heures dans la galerie aux Cerfs, j'aurai des ordres à vous y donner. »

Steinberg, avant de sortir, chercha encore, mais en vain, à rencontrer les yeux d'Ebba. Elle était à une croisée et lui tournait le dos. Maudissant alors cet excès de faveur dont l'accablait Christine, et qui lui était si pénible dans cette fâcheuse circonstance, il se retira.

---

## CHAPITRE XXV.

Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignait de se voir détrompé.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtait pour tromper tant d'amour,
Moi qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première!

A deux heures de l'après midi, Steinberg, pour obéir aux ordres qui lui avaient été donnés, se trouva dans la galerie aux cerfs. La Reine y était déjà; elle y considérait dans un sombre silence, un grand tableau qui représentait avec une effrayante vérité la mort du maréchal d'Ancre tombant sous les coups des gardes-du-corps de Louis XIII. Au fond de la galerie était le comte Sentinelli avec les deux gardes Clauter et

Landini. Poissonnet gardait la porte d'entrée.

« Steinberg, dit Christine au gentilhomme de sa chambre, rendez-vous de suite auprès du grand écuyer, et donnez-lui de ma part, l'ordre de venir à l'instant même ici; il ne devra, sous aucun prétexte, retarder de m'obéir, j'ai besoin de l'entretenir ici, dans cette galerie, et je vous ordonne de ne le point quitter jusqu'à ce que vous l'ayez amené devant moi. »

Steinberg s'inclina et se mit en devoir de remplir sa mission, il trouva le marquis dans son appartement, la figure toute décomposée, et occupé à jeter au feu une grande quantité de lettres. Il courut tout effrayé à la rencontre de Steinberg, et lui dit avec un ton de fierté, à travers lequel perçait, malgré lui, la frayeur qui le dominait en ce moment : « Qu'y a-t-il pour votre service, M. le gentilhomme de la chambre?

« — J'ai l'ordre de Sa Majesté, lui répondit Steinberg, de vous prier de vous rendre à l'instant auprès d'elle ; elle vous attend dans la galerie aux cerfs.

« — Je suis désespéré, répliqua Monaldeschi tout troublé, qu'une affaire indispensable, et qui concerne le service de la Reine, me mette dans l'impossibilité de me rendre immédiatement auprès d'elle; mais je vous prie de l'assurer que je vous suivrai de très près.

« — Finissez le travail qui vous occupe, Monsieur, répondit Steinberg; j'attendrai que vous soyez prêt et j'aurai l'honneur de vous accompagner.

« — Puisque tel est votre bon plaisir, s'écria Monaldeschi, en prenant tout-à-coup un air résolu, ayez la bonté de vous asseoir; je me réjouis de ce que votre visite me procure l'occasion de vous offrir un verre de vin de Montepulciano, dont vous n'avez certainement jamais bu de meilleur. Quoique votre mission

n'exige point de retard, nous nous donnerons cependant le temps d'en vider un flacon; nous nous rendrons ensuite aux ordres de sa Majesté. »

Aussitôt il prit dans une armoire, que cachait la tenture, une bouteille et deux verres qu'il remplit. « A votre bonheur à la cour de la reine Christine, « dit-il en touchant de son verre celui qu'il destinait à Steinberg, et d'un air où se peignait une tendre sollicitude, » je vous porte ce toast, non comme un souhait, puisque vous jouissez déjà de ce bonheur, mais comme une preuve du plaisir que votre bonne fortune me cause, et de la satisfaction que j'éprouve en vous voyant sitôt atteindre le but. »

Steinberg s'était saisi de son verre, lorsque ses yeux se portèrent sur l'anneau que Borri lui avait confié, et qu'il avait encore au doigt; peut-être l'opinion défavorable qu'il avait de ce perfide esprit de vengeance, qui n'est que trop

commun chez les Italiens, fut-elle cause de l'illusion, mais il crut s'apercevoir que la couleur blanc de lait de la pierre s'obscurcissait. Frappé de ce prodige, il lève subitement la tête vers Monaldeschi, qui le considérait alors avec l'affreux sourire de la haine, goûtant le plaisir de la vengeance.

« Ce vin est une perfide boisson, dit Steinberg avec émotion, puis prenant la bouteille qui se trouvait sur la table, arrachant le verre des mains de Monaldeschi, et se saisissant en même temps du sien, il jette le tout sans autre façon par la croisée.

« Ah! que faites-vous, s'écria Monaldeschi tout décontenancé, avez-vous perdu la tête, ou avez-vous dessein de m'outrager.

« — Ni l'un ni l'autre, répondit Steinberg, seulement je ne me soucie pas de boire votre vin, et j'ai voulu faire en sorte qu'aucun autre ne pût en boire.

« — Vous me rendrez raison de cette grossièreté allemande, » lui répliqua le grand écuyer, en élevant le ton, et cherchant en vain à cacher les mouvemens de fureur qui l'agitaient.

« Aussitôt que nous aurons obéi aux ordres de la Reine, je me ferai un plaisir de vous donner satisfaction, répondit le jeune baron. »

Monaldeschi furieux et trépignant des pieds, se mit néanmoins en devoir de suivre Steinberg, et ils sortirent tous deux.

Lorsqu'ils se furent rendus dans la galerie aux cerfs, Steinberg y trouva les choses dans le même état où il les avait laissées; Christine en contemplation vis-à-vis le tableau de la mort du maréchal d'Ancre et Sentinelli au fond de la galerie avec les deux gardes, tous trois dans une attitude militaire et comme s'ils avaient été commandés pour quelque service. Le valet de chambre, Poissonnet, seul, n'était plus à son poste.

Lorsque la Reine eut aperçu Monaldeschi, elle lui fit signe de s'avancer et s'entretint avec lui un instant, à voix basse, une porte latérale s'ouvrit en ce moment, et Poissonnet introduisit le vieux prieur, le père Lebel; puis, tandis que ce dernier, tremblant de peur, s'approchait de Christine, on entendit la porte se refermer et Poissonnet mettre le verrou en dehors; le prieur épouvanté, se retourna malgré lui à ce bruit dont on ne pouvait méconnaître la cause, mais au même instant Christine lui adressa la parole :

« Donnez-moi, mon père, lui dit-elle, le paquet que je vous ai confié; je veux le lire en ce moment. »

Le prieur tira le fatal paquet de dessous sa soutane, et le lui présenta. Christine, après l'avoir ouvert, se tournant subitement vers Monaldeschi, elle lui dit d'une voix terrible: « Connaissez-vous ces lettres? »

A moitié mort de peur, et tremblant de tous ses membres, Monaldeschi examinait les papiers; « je ne vois là, balbutia-t-il enfin, que des copies de la propre main de Votre Majesté.

« — Lisez-les, lui dit Christine, avec le sourire du mépris; peut-être que leur contenu pourra vous raffraichir la mémoire sur la réalité des originaux. »

Monaldeschi était dans un état déplorable et digne de compassion, l'œil morne et fixe, attaché sur ces malheureux papiers. La terreur inexprimable dont il était saisi le mettait hors d'état de pouvoir les lire, et il se trouvait dans l'impossibilité d'articuler un seul mot en réponse à la demande de la Reine.

« Vous gardez le silence, » lui dit Christine furieuse, et en tirant d'autres papiers hors de l'enveloppe; « vous reconnaîtrez sûrement ces autres épîtres; elles sont écrites de votre main, traître!

« — Je suis perdu, s'écria Monaldes-

chi, avec l'accent du désespoir, puis il se jeta aux genoux de la Reine.

En ce moment le comte Sentinelli tira son sabre avec le plus grand calme, les deux gardes à un signe de leur capitaine en ayant fait autant, ils s'approchèrent tous trois en silence du grand écuyer.

« Par l'amour de la sainte mère de Dieu, balbutia le pauvre Monaldeschi, en proie aux plus vives angoisses, ne me condamnez pas sans avoir entendu ma défense; de par tous les saints, je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez.

« — Le meurtrier lui-même a le droit de se défendre, dit Christine avec une imposante dignité, le juge doit entendre le coupable avant de le condamner; parlez, au nom de Dieu, parlez.

Monaldeschi se levant alors, attira la Reine dans un coin de la galerie, et là il commença son apologie et sa justification avec une grande impétuosité, mais pourtant à voix basse. Christine, malgré

la fureur qui l'animait, l'entendit néanmoins avec beaucoup de calme et de modération.

Après cet entretien secret, qui dura au moins une heure, la Reine se tournant vers le prieur : « Je vous prends à témoin, mon père, lui dit-elle, que j'ai fait preuve d'une grande patience, et que j'ai accordé à ce parjure beaucoup plus de temps pour sa justification qu'il n'avait le droit d'en attendre d'une personne indignement outragée. »

Elle dit, et Monaldeschi hors de lui, se saisit avec une sorte de délire convulsif d'une des mains de la Reine, et l'entraîna encore dans une autre partie de la galerie. Là il tenta de la fléchir en se disculpant de nouveau. Elle lui donna encore la plus grande attention, et lorsqu'enfin il eut terminé, elle lui dit avec un épouvantable sang froid : « Est-ce tout, avez-vous encore quelque chose à me dire. »

Le malheureux marquis, les mains jointes, la pâleur de la mort sur la figure, était dans l'attitude la plus suppliante. Ses lèvres décolorées s'agitaient en tremblant; il voulait parler, mais l'horrible frayeur qui s'était emparée de lui l'avait frappé d'une telle stupeur, qu'il faisait de vains efforts pour articuler un seul mot; il ne pouvait que tourner vers sa cruelle maîtresse, des yeux ternes et abattus, dont l'éloquent silence plaidait pour sa grâce beaucoup mieux peut-être que tout ce qu'il avait pu lui dire.

« Actuellement, donnez-moi les autres pièces qui sont encore en votre possession, lui dit-elle sans montrer aucun signe de compassion, ainsi que la clef en question. »

Monaldeschi, par un geste presqu'inanimé, porta la main à son habit et remit à la Reine les objets qu'elle lui demandait.

« Mon père, dit alors Christine, d'une voix forte et sévère, en s'adressant au

prieur, je remets cet homme entre vos mains, veillez au salut de son âme, et préparez-le à mourir.

« — Ah Dieu ! » s'écria l'infortuné marquis, en se jetant encore une fois aux pieds de la Reine. Le prieur aussi épouvanté que si cet arrêt de mort eût été prononcé contre lui-même, embrassait aussi les genoux de cette princesse irritée. « Grâce pour le malheureux ! » s'écria-t-il d'un ton qui eût attendri un cœur de marbre.

« Non ! s'écria la Reine, je ne puis vous l'accorder, je suis inexorable ; ce scélérat est plus coupable que tel criminel que l'on fait expirer sur la roue, il sait aussi bien que moi qu'il fut le confident de mes plus secrètes pensées, que je lui soumettais mes affaires les plus importantes ; que je fus sa constante bienfaitrice, et qu'enfin il était pour moi plus qu'un frère... la voix lui manque à ces dernières paroles, mais bientôt repre-

nant sur elle-même tout son empire : il sera lui-même son juge et son bourreau. » Puis, faisant signe à Steinberg de la suivre, elle sortit de la galerie à pas précipités.

---

## CHAPITRE XXVI.

. . . . . . Quel objet vient effrayer ma vue ?
— C'est un infortuné luttant contre la mort.

Lorsque Christine, accompagnée du jeune baron, fut de retour à son appartement, elle se mit à se promener dans un morne silence, d'un bout à l'autre de la chambre ; sa figure était rouge et brûlante et elle s'éventait fréquemment avec le mouchoir qu'elle portait à la main. Le pauvre Steinberg était trop plein d'effroi, cette horrible scène, ce procès inoui avait fait trop d'impression sur son esprit pour qu'il pût trouver as-

sez de force pour lui adresser la parole.

« Grande reine, » balbutia-t-il enfin, d'un air qui déclarait son trouble.

« Silence jeune homme, » lui dit-elle d'un air imposant; puis elle ajouta avec un sourire amer : « J'entends venir quelqu'un, c'est sans doute le bon prieur, ce brave homme vient encore probablement me dire tout ce que son cœur va lui suggérer pour pallier le crime du misérable, et certes l'homme du monde doit accès à l'homme de Dieu dans cette circonstance. »

La porte s'ouvrit et le prieur entra; la tristesse était peinte sur sa figure vénérable. Sentinelli le suivait l'épée nue sous le bras.

« Je vous attendais, mon père, dit Christine au prieur, mais vous, Sentinelli, que venez-vous faire ici, n'avez-vous pas reçu mes ordres précis.

« — Monsieur le prieur, répondit Sentinelli avec un rire sardonique, m'a

conjuré, sous peine de réprobation, de lui laisser encore le temps de venir implorer Votre Majesté en faveur du coupable, et je suis trop bon catholique pour ne pas me rendre à sa prière, surtout après une telle menace.

Le respectable vieillard, les yeux humides de larmes, s'était, pour la seconde fois, précipité aux pieds de l'inflexible princesse; il embrassait ses genoux. « O par les souffrances, par les plaies de notre divin sauveur, lui dit-il en sanglotant, j'implore votre clémence, j'implore votre miséricorde en faveur du malheureux marquis.

« —Je suis peinée de ne pouvoir exaucer votre prière, lui répondit Christine; les forfaits de ce misérable sont par trop affreux. Nul pardon n'est à espérer pour lui. Il est mille scélérats dont l'échafaud a fait justice et qui l'avaient moins mérité.

« —Permettez-moi, Madame, de vous

rappeler, lui dit le vénérable prieur en se relevant et avec une dignité patriarcale, que vous êtes ici dans le palais du roi de France, et qu'il est très douteux que ce monarque donne son approbation à la sentence arbitraire et à la condamnation que vous venez de prononcer et dont vous pressez l'exécution.

« — Je me suis exclusivement réservé le droit de haute justice sur les personnes qui composent mon service, » répartit Christine avec un sang froid glacial, et d'un air qui prouvait combien elle était blessée dans sa dignité par la remarque du religieux. « Je prends Dieu à témoin que ce n'est point par une impulsion de haine personnelle que je sévis contre le marquis ; mon unique but est de punir un crime abominable, une trahison inouie. Au reste, je ne suis point venue en France comme fugitive ou comme prisonnière ; je suis maîtresse absolue de ma volonté, et je ne

suis comptable de ma conduite à personne ; à Dieu seul j'en dois rendre compte : bref, cette action n'est pas sans exemple dans l'histoire.

« — Ah ! certes, lui répliqua le prieur, il existe une grande différence entre cette épouvantable affaire et les faits auxquels vous faites sans doute allusion. Des reines ont pu, à la vérité, s'arroger de tels droits : mais elles agissaient dans leur propre royaume et non chez un prince étranger ; elles n'étaient point, comme vous l'êtes aujourd'hui, soumises aux lois de l'hospitalité. »

La colère se peignit sur la physionomie de Christine à cette réponse hardie : mais le père, qui s'en aperçut, se hâta, pour éviter une explosion, de reprendre un ton plus modéré, et de parler avec plus de circonspection. « Ah ! Madame, au nom de l'honneur et de la gloire que vous avez acquis, et qui ont précédé Votre Majesté dans notre beau pays,

continua-t-il, au nom de l'espoir que la France se promet de votre sage médiation entr'elle et l'Espagne, je vous supplie de considérer que cette déplorable affaire, quelle que soit la gravité des motifs qui vous font agir, sera taxée par l'univers de mesure violente, arbitraire et cruelle. Toute personne sensée ne verra dans ce malheureux acte que la partialité d'une haine personnelle. Prononcez donc la grâce du pauvre marquis, ou remettez-le au moins entre les mains des tribunaux, afin que justice lui soit faite suivant les formes légales. De cette manière, satisfaction pleine et entière vous sera rendue, et de plus vous aurez l'inappréciable avantage de conserver le glorieux renom d'incomparable que vos hauts faits vous ont acquis, et que vous avez conservés jusqu'ici sans tache.

« — Comment donc! s'écria Christine avec violence, moi qui me suis réservé

un pouvoir sans bornes sur les personnes de ma suite ; lorsque je reconnais un traître parmi elles, lorsque j'ai les preuves matérielles de sa trahison, preuves écrites de sa propre main, je me verrais forcée, pour le juger, de recourir à la justice d'autrui ?

« — Oui, Madame, répliqua le père prieur sans se laisser intimider, et surtout par le motif que vous êtes vous même impliquée dans cette affaire, et que vous ne pouvez être à la fois juge et partie dans votre propre cause.

« — Non, bon père, cela ne sera point, lui répondit Christine ; j'instruirai le roi de France de ce dont il s'agit ; il est monarque comme moi, et il saura reconnaître mes droits imprescriptibles comme souveraine. Du reste, je ne puis revenir sur l'arrêt que j'ai prononcé. Retournez vers le marquis, et veillez de nouveau au salut de son âme. J'agirais contre ma propre conscience en lui octroyant sa grâce.

« — Dans cette occurrence, dit alors Sentinelli, il ne nous reste plus qu'à remplir nos premières instructions ; vous, M. le prieur, pour ce qui concerne le spirituel, et moi pour ce qui est du temporel. Ayez donc la complaisance de me suivre, car je ne suis pas d'humeur à attendre long-temps.

« — Grand Dieu ! s'écria le pauvre prieur en levant les mains vers le ciel, daigne faire un miracle pour attendrir ce cœur de pierre ; sans quoi c'en est fait du malheureux. »

A ces mots, il suivit en sanglotant le comte Sentinelli, qui s'éloignait. Alors Steinberg s'approchant de la Reine : « Daignez m'entendre, Madame, lui dit-il avec émotion, je n'aime point cet Italien, et j'admets qu'il s'est rendu coupable d'une odieuse trahison envers vous ; mais j'en appelle à votre grand caractère ; révoquez cet arrêt de mort ; quelque juste qu'il puisse être, il ne sera

considéré que comme un acte blâmable, comme une vengeance indigne d'une reine, et comme provoqué par la soif du sang humain ; songez que l'oubli des injures nous rapproche des vertus de notre Sauveur, il nous ordonne surtout de pardonner à nos plus cruels ennemis. Bannissez ce misérable de votre présence ; faites plus, bannissez-le de l'Europe ; mais ne répandez pas son sang. Au nom de Dieu! je crains que sa mort ne souille votre gloire, et qu'elle ne vous enlève pour jamais, le repos de votre conscience.

« — Steinberg, répondit la Reine d'un ton sévère, si je n'étais persuadée de la pureté de tes intentions, tu pourrais te repentir de t'oublier ainsi devant ta souveraine, tu sais, tu ne peux ignorer à quel point il m'a manqué ; il est des outrages qu'on ne peut pardonner et qui doivent être punis, si la personne outragée ne veut tomber dans un pro-

fond mépris d'elle-même : je suis dans ce cas ; j'ai décidé sa mort, et il mourra, sans miséricorde. »

Alors elle retira avec violence sa main que Steinberg pressait dans les siennes, s'élança dans son cabinet et en ferma la porte sur elle ; il voulait la suivre mais le bruit du verrou qu'il entendit incontinent, lui rendit cette dernière démarche impossible. En ce moment quelqu'un lui frappa sur l'épaule. En se retournant il aperçut Poissonnet qui pendant cette scène s'était furtivement introduit dans l'appartement.

« Ne chagrinez point inutilement la Reine, lui dit-il, ce qu'elle a fait, elle a cru de son honneur de le faire. En voici la preuve ; lisez cette pièce, mais auparavant, jurez-moi sur l'honneur de garder, jusqu'à la mort, le secret sur son contenu, ou si non je suis un homme perdu et vous aussi. »

Poissonnet, en disant ces mots, avait

pris dans le secrétaire de la Reine, qui était resté ouvert, une lettre parmi plusieurs qui s'y trouvaient et l'avait remise entre les mains de Steinberg.

« C'est de l'écriture de Monaldeschi, » dit-il en voyant le papier; puis il se mit à lire cette fatale lettre, dont voici le contenu :

« Je suis indisposé en ce moment,
« Madame, mais pas assez cependant
« pour ne pouvoir vous écrire et vous
« apprendre que dans le dernier en-
« tretien que j'ai eu avec votre rivale,
« j'ai cru m'apercevoir que l'on com-
« mençait à se douter de mes nouvelles
« amours. J'ai lieu de craindre que
« nous ne soyons jamais tranquilles à
« cet égard, tant que vous n'aurez
« point couronné mes vœux. Vous avez
« fait de moi un ingrat; car depuis que
« j'ai eu le bonheur de vous voir, je suis
« devenu indifférent aux faveurs d'une
« Reine qui, pour l'amour de moi,

« a quitté sa couronne et son royaume.
« Cependant, d'après le caractère vindi-
« catif que je lui connais, je ne m'éblouis
« pas sur les dangers auxquels je serais
« exposé si elle parvenait à avoir la preuve
« que je cours à de nouveaux nœuds. Si
« mes relations avec cette femme vous dé-
« plaisent, je puis vous assurer qu'elles
« me sont encore bien plus à charge; car
« c'est un sacrifice bien pénible pour
« moi, que de me voir obligé d'être le
« vil, complaisant d'une femme volup-
« tueuse, dont je suis loin de partager
« les plaisirs et qui ne m'inspire que du
« dégoût. C'est vraiment un malheur qu'il
« ne se rencontre à la cour de France,
« cette cour si galante, aucun rival assez
« heureux pour me supplanter et me dé-
« lier de mes anciens nœuds. Quoiqu'il
« en soit, je suis bien décidé à ne sup-
« porter le supplice imposé par le tyran
« Mésence qu'autant que ce sera néces-
« saire pour mettre en sûreté les fruits

« odieux de ce vil emploi; bien modique
« compensation des déboires affreux qu'il
« m'a fallu essuyer. Aussitôt que j'aurai
« recouvré la santé, je romprai ces chaî-
« nes qui vous sont odieuses, pour me
« parer à jamais des guirlandes de roses
« que vous préparez à mon amour. »

« Voilà assurément une abominable lettre, dit Steinberg en remettant l'écrit au valet de chambre; je conçois que la Reine a dû être piquée au vif, et qu'elle n'ait pu se résoudre à pardonner un tel affront. Mais la vengeance qu'elle en tire est si ignoble et si barbare que désormais je ne pourrai rester près d'elle sans effroi. Ah! que n'ai-je suivi les conseils de mon respectable oncle!

« — Ne parlez pas ainsi, monsieur le gentilhomme de la chambre, lui dit à voix basse Poissonnet; votre emploi doit vous conduire à la fortune, la Reine se sent portée pour vous d'une affection toute particulière. Un vieux serviteur

comme moi se trompe rarement, et je vous dirai confidentiellement que si vous êtes homme à profiter des circonstances, vous pouvez très aisément succéder au marquis dans les bonnes grâces de la Reine.

« — Que Dieu m'en préserve jamais, » dit le jeune baron en reculant d'effroi à l'idée de ce sanglant héritage. En ce moment Sentinelli entra dans la chambre les yeux hagards et la figure enflammée; ses habits étaient en désordre et tachés de sang, et il tenait à la main son épée ensanglantée.

« C'en est fait, s'écria-t-il d'un air féroce, où est la Reine? »

Le valet de chambre frappa à la porte du cabinet; la Reine ouvrit, fit entrer le comte, et referma la porte sur elle.

« Son sort est donc accompli, et mon intercession ne peut plus lui être utile, » se dit en lui-même Steinberg, puis comme poussé par le triste désir de voir les restes

de celui pour lequel sa compassion avait été si vivement excitée, il se rendit dans la galerie. Le jour commençait à tomber. A l'une des extrémités de cette funeste galerie, contre le mur et non loin d'un tableau représentant Saint-Germain, il vit le cadavre de l'infortuné Monaldeschi baigné dans son sang. Les gardes Landini et Clauter étaient debout auprès, appuyés sur leurs sabres, haletant encore, tant ils avaient eu de peine à immoler leur malheureuse victime.

Steinberg frissonnant d'horreur, s'approcha du cadavre. L'aspect en était horrible; trois doigts de la main droite avaient été coupés; un coup de sabre avait entièrement défiguré ses traits, un autre coup plus fortement asséné lui avait enlevé une partie du crâne, enfin le supplice du malheureux avait été terminé avec sa vie par une énorme blessure au col, de laquelle le sang coulait encore.

« Ces affreuses mutilations ont-elles été aussi exercées par l'ordre de la Reine, demanda Steinberg aux deux satellites.

« — La Reine n'y a point eu de part, répartit Landini, en prenant un air de compassion, pas plus que nous n'avons eu de volonté pour en agir ainsi, mais le marquis portait sous ses habits une cotte de mailles * qui montait très haut vers le col, et il n'était guère possible de le dépêcher plus vîte.

« — Vous voyez, monsieur le gentilhomme de la chambre, » dit ensuite Clauter en se baissant vers le corps inanimé du marquis, et en montrant le haut de son armure, « cette précaution prouve en lui la conscience d'avoir mérité sa fatale destinée.

« — Ah! il est mort d'une manière

* On montre encore aujourd'hui, à Fontainebleau cette cotte de mailles, en fil de fer.

tout édifiante, reprit Landini, après une bonne confession et une entière absolution, nous lui en avons donné tout le temps et il aurait eu tort de se plaindre de nous.

« — Infortuné ! s'écria Steinberg en jetant encore un dernier regard sur la figure mutilée et méconnaissable du malheureux Monaldeschi, puisse cette mort violente, puisse cet affreux destin équivaloir pour toi au sincère repentir d'une vie criminelle, pour moi je t'ai pardonné de tout mon cœur. »

En ce moment le père prieur reparut dans la galerie. Quatre frères du couvent le suivaient portant une bière qu'ils déposèrent près du cadavre ; et tandis qu'ils étaient occupés à le placer dans le cercueil, Poissonnet vint remettre une bourse au père prieur.

« Voici cent livres, mon père, lui dit-il, que la Reine vous envoie afin de dire des messes pour le repos de l'âme du défunt.

« — Plût à Dieu, dit cet homme vénérable, que votre Reine eût, dans cette affreuse circonstance, écouté les douces lois de notre sainte religion, plutôt que de s'en tenir à ses pratiques extérieures; quoiqu'il en soit, nous suivrons ses intentions.

Les frères se chargèrent du cercueil et partirent en silence, suivis du père Lebel et du valet de chambre. Steinberg resté seul au milieu de cette silencieuse galerie, qui, en ce moment, n'était plus éclairée que par les pâles et derniers rayons d'un crépuscule qui allait bientôt faire place à la sombre obscurité de la nuit, Steinberg suivait des yeux cette marche funèbre, dont l'ombre passagère se dessinait de loin sur les murs, sous des formes gigantesques.

Tout à coup la jeune et belle Ebba, pâle comme la mort et respirant à peine se précipita dans la galerie. « Un bruit affreux se répand dans tout le palais, on

prétend que Monaldeschi vient de recevoir la mort par les ordres de la Reine. Pour l'amour de Dieu, Steinberg, faites punir l'auteur d'une telle fable. »

« — Ah! Madame, vous n'avez entendu que l'affreuse vérité; voyez, lui dit-il, en lui montrant le parquet et les murs, encore couverts de sang.

« — Dieu! quelle horreur! s'écria la jeune comtesse à ce spectacle, et cette mort cruelle, c'est votre ouvrage Steinberg.

« — Moi! l'auteur de ce meurtre, lui répondit-il en frissonnant à cette seule idée. Comment pouvez-vous me charger d'une aussi épouvantable accusation.

« — La perspective séduisante de devenir le favori d'une Reine, répondit Ebba avec amertume, peut quelquefois pousser un gentilhomme avide des honneurs de ce monde à des démarches qu'il lui sera facile de justifier ici bas, et pour lesquelles il peut même trouver au besoin des apologistes.

« — Comtesse, s'écria le jeune baron hors de lui, et désespéré de se voir ainsi méconnu par une femme adorée, trouvez-vous dans ma vie un seul acte qui puisse vous porter à me croire coupable d'une telle scélératesse ?

« — Souvenez-vous Steinberg, que je vous ai surpris ce matin dans les bras de la Reine, lui dit-elle avec véhémence, un homme capable de trahir un cœur fidèle peut être, avec raison, soupçonné d'actions encore plus noires. »

Après cette réponse, elle s'éloigna rapidement. « Ainsi donc tout est évanoui, dit en soupirant le fidèle et généreux Steinberg, méconnu de celle que j'aime, indigné de la cruauté d'une souveraine de laquelle dépendait mon futur bonheur, que me reste-t-il donc à faire, si ce n'est de quitter bien vîte ces funestes lieux où j'ai vu se détruire toutes mes plus chères espérances. C'en est fait, je suis résolu à ne pas rester

plus long-temps dans cette indigne cour. L'honneur fut mon premier maître, et ce serait une chimère de croire que je puisse suivre constamment ses lois, en restant plus long-temps au service d'une femme aussi cruelle.

---

## CHAPITRE XXVII.

. . . . . Demeure encore. . . . . . . . . . .
A ta . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur,
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste. . . Il n'est que trop sensible,
Tu vois quel est mon embarras horrible.

Le lendemain Steinberg, en entrant chez la Reine, y trouva le secrétaire particulier de Christine, Haldenblod lui-même, déjà de retour de Paris où il avait été envoyé, chargé d'un message urgent. L'arrivée de Steinberg avait interrompu le récit qu'il faisait du résultat de sa mission, et il interrogeait des yeux la Reine, pour savoir s'il devait continuer.

« Parlez sans détour, lui dit-elle, je

n'ai aucun secret pour mon fidèle Steinberg.

« — Il m'a été impossible, poursuivit Haldenblod, d'obtenir d'être présenté à Sa Majesté le Roi de France, et le cardinal Mazarin ne m'a donné pour Votre Majesté, qu'une réponse verbale; il regrette extrêmement que vous vous soyez permis un tel coup d'autorité, surtout dans le palais du roi de France, qui devait vous être doublement sacré, et principalement sous le rapport de l'hospitalité que vous y receviez; il a ajouté que ce fâcheux événement met obstacle à la visite que le Roi avait projeté de vous rendre. M. le cardinal vous engage en outre, à donner avis au comte Sentinelli, de ne point s'exposer à paraître à Paris. Il y courrait risque d'être pris, et considéré comme un meurtrier et jugé comme tel.

« — Ce chapeau rouge fait bien le fier, s'écria Christine avec un sourire ironi-

que, sous lequel elle cachait son mécontentement; mes projets sont de ne pas être plus long-temps à charge à messieurs les Français. Il n'est, Dieu merci, aucun lieu en Europe où Christine ne puisse se flatter d'être reçue à bras ouverts. Haldenblod, informez le comte Sentinelli de l'avis de Mazarin, et terminez de suite mes dépêches pour Cromwell. Apprêtez-vous à partir demain pour l'Angleterre, afin de faire disposer le lieu que je dois habiter.

Haldenblod s'éloigna. Christine jeta un coup d'œil d'amitié sur Steinberg, et lui dit avec le ton de son ancienne familiarité : « Eh bien jeune homme, que m'apportes-tu de nouveau?

« — Je viens vous prier de vouloir bien m'accorder mon congé, lui répondit Steinberg, d'un air décidé mais respectueux.

« —Ton congé, s'écria Christine dans le plus grand étonnement, ton congé!

cela n'est pas possible; au moins, jeune homme, il me sera permis de connaître le motif d'une si extravagante détermination.

« — Mes principes ne me permettent pas de servir plus long-temps Votre Majesté, répondit le jeune gentilhomme.

« — Tes principes ! répartit Christine avec chaleur; et comment se fait-il que tes principes puissent te défendre de rester plus long-temps à mon service.

« — Madame, on a assez cherché à vous fléchir au sujet du déplorable événement qui vient d'avoir lieu, pour que je m'épargne la peine de vous dire encore un mot sur cette malheureuse affaire, et d'ailleurs il serait hélas trop tard. Jusqu'alors Votre Majesté a pu voir que ce n'était pas en vain qu'elle comptait sur ma fidélité, mais actuellement, j'ai pris une résolution inébranlable, et que je ne puis vous sacrifier ; ainsi je crois

de mon devoir de vous prier de m'accorder ma démission.

« — Steinberg! » s'écria la Reine en s'approchant de lui, et lui prenant la main avec l'une des siennes, tandis qu'elle posait l'autre doucement sur son épaule; « Steinberg, » répéta-t-elle de nouveau en élevant vers lui ses yeux bleus d'une grande beauté, et qui brillaient en ce moment du feu de la tendresse : « Quoi tu voudrais me quitter; toi! oh non, je ne puis te croire capable d'une telle ingratitude. Toi qui n'ignores pas combien je sais apprécier tes services, quelle confiance exclusive je t'ai accordée; toi qui sais combien tes intérêts me sont chers, et qu'il est en mon pouvoir de te faire parvenir au comble d'un bonheur dont il te serait difficile de supporter l'éclat!

« — Je prie Votre Majesté, répond Steinberg avec humeur, de me rendre assez justice pour croire qu'un vil intérêt

n'a jamais été le mobile de mes actions; je puis l'assurer que, quand même elle serait maîtresse de m'offrir la couronne de Suède ou celle de France, je n'en persisterais pas moins dans la résolution où je suis de cesser les rapports que ma charge établit envers sa personne. Désormais je ne puis recevoir d'ordres de la bouche de celle qui a prononcé l'arrêt de mort de l'infortuné Monaldeschi.

« — Oh! oh! s'écria Christine hors d'elle, personne n'osa jamais me parler de la sorte. Mais mon cœur est depuis long-temps disposé à t'accorder de grands priviléges, veuille donc ne pas en abuser, retire ta folle demande, crois-moi, je te le jure sur mon honneur, je saurai détruire dans ton cœur une trop fatale impression et puisqu'il m'est permis de faire ma paix avec l'église, ne dois-je pas espérer de me faire absoudre par un de mes serviteurs.

« — Voilà ce que je trouve de plus abominable, répondit vivement Steinberg, c'est que dans la nouvelle religion que vous avez adoptée, on puisse, à l'aide de quelques vaines cérémonies et de quelques offrandes de peu de valeur, se faire absoudre de tous les crimes. Oui, je soutiens que si vous fussiez restée protestante, l'attentat d'hier n'eût pas été commis, car la conscience est selon moi, un juge bien plus sévère qu'un confesseur, et qui n'absoudrait pas comme ce dernier, pour quelques *Credo* et quelques *Ave Maria*.

« — Peut-être as-tu raison, lui répliqua Christine; mais encore il faut bien qu'elle émane de Dieu même, la puissance de cette église dont l'absolution a la vertu de calmer les remords d'une conscience coupable.

« — Je rends grâces à Dieu, lui dit le jeune homme de n'avoir pas besoin de recourir à un tel subterfuge. Mais,

Madame, je reviens à l'objet de ma demande et je prie instamment Votre Majesté de me faire la grâce de se rendre à ma prière.

« — Mais si ta souveraine te supplie de rester auprès d'elle, lui répond Christine avec l'expression d'une vive tendresse, si Christine te fait entendre que tu as su trouver le chemin de son cœur, et que tu es bien près de t'en rendre vainqueur! Ah! ce triste cœur, les trahisons des personnes de ton sexe lui ont fait de profondes blessures! il n'a été que trop en butte à leur perfidie. Oh! combien il désire rencontrer un cœur fidèle dans lequel il puisse s'épancher et trouver le repos et la guérison. »

En prononçant ces derniers mots, ses bras se pressaient autour de la taille du jeune baron, elle avait penché sa tête sur ses épaules, et deux grosses larmes s'échappaient de ses beaux yeux.

« Daignez me pardonner, Madame,

lui dit alors Steinberg d'un ton respectueux, mais je dois vous rappeler à vous même, et j'oserai prendre la liberté de vous dire qu'une telle liaison ne peut exister entre nous,..... *vestigia terrent.*

« — Ton cœur n'est plus libre, » lui cria Christine en reculant d'un pas et le fixant avec des yeux enflammés.

« — Ah! Madame, » balbutia le jeune homme tout effrayé de cette demande inattendue, qui déchirait le dernier voile dont il couvrait ses intentions, et détruisait d'un seul coup tous les liens qui pouvaient encore l'attacher à cette femme passionnée.

« Oui, reprit Christine furieuse, si j'en étais certaine, si je pouvais découvrir l'indigne objet à qui tu sacrifies les faveurs de ta souveraine, il pourrait bien cruellement s'en repentir; je puis me venger de mon sexe aussi bien que j'ai su me venger du tien.

« — Pour l'amour de Dieu, Madame,

lui dit Steinberg d'un ton suppliant; calmez votre colère. Le jour d'hier, ce jour fatal doit encore être un objet de terreur pour nous; non je ne puis en ce moment reconnaître en vous l'illustre reine de Suède. Je vous en conjure, tâchez de réprimer le désordre de vos sens, redevenez enfin cette célèbre Christine dont l'Europe se plaisait à proclamer la gloire; jetez-vous dans le sein de la religion, ses douces consolations sont comme un baume salutaire pour guérir les plaies du cœur et calmer l'orage des passions.

« — Attendez pour me donner ces leçons de morale religieuse, que je vous en aie octroyé la permission, lui répond aussitôt Christine avec une orgueilleuse froideur, demain je vous entendrai encore une fois au sujet de cette demande dont je ne veux plus entendre parler aujourd'hui, et profitez du temps que je vous laisse pour reconnaître votre folie. »

Ouvrant à ces mots la porte de son cabinet, elle disparut. Le pauvre Steinberg, comme accablé par un rêve pénible quitta bientôt l'appartement. Il descend dans les jardins du château pour y chercher quelque grotte, quelqu'endroit solitaire, où il puisse tranquillement se rendre compte des sensations pénibles qui l'agitaient, et remettre de l'ordre dans les mille pensées diverses qui, par suite des étranges événemens de la journée, se confondaient tellement dans son esprit, qu'il paraissait être comme dans le délire d'une fièvre de cerveau.

En ce moment il entendit le son lugubre des cloches de l'église des Trinitaires qui annonçaient les obsèques de l'infortuné Monaldeschi, épouvanté il s'arrête; un horrible frisson le saisit. Mais tout à coup un ange, une divinité se présente devant lui. C'était la belle et intéressante Ebba.

« — J'ai commis une grande injustice,

mon cher Charles, lui dit-elle avec une douceur enchanteresse, et en lui tendant la main en signe de paix; je viens vous en faire mes excuses. Votre demande de congé, la manière dont la Reine vient d'exhaler sa colère contre moi à cette occasion me sont autant de preuves irrécusables de votre innocence. Non, je suis persuadée actuellement que vous n'étiez pour rien dans cette abominable affaire; pardonnez-moi mes injustes soupçons, ah! je ne me suis exprimée avec autant d'amertume, que par mon attachement pour vous; je vous en aurais moins dit, si je vous avais moins estimé.

« — Vous me rappelez à la vie, s'écria Steinberg transporté de joie, et en lui pressant vivement la main. Combien un de vos regards me récompense avec usure d'un court instant de chagrin.

« — Eh bien! pour preuve de notre entière réconciliation, je vous prie de

ne pas me refuser la demande que j'ai à vous faire.

« — Que pourriez-vous exiger de moi, que vous ne fussiez sûre d'obtenir d'avance? »

Ebba lui posa en souriant ses jolis doigts sur la bouche, et lui dit à voix basse : « Retirez pour cette fois encore votre demande de congé.

« — Ce ne peut être sérieusement que vous me faites cette prière, lui dit Steinberg étonné, comment pouvez-vous penser que je puisse rester au service de cette Christine, après ce qui vient de se passer?

« — Si vous ne restez pas auprès de Christine pour elle, au moins que ce soit pour l'amour de moi. Que je ne puisse désormais me trouver à mon aise dans l'intimité de cette Reine, c'est ce qui doit vous être clairement démontré; cependant je suis forcée de rester malgré moi auprès d'elle; une lettre de mon

oncle, à qui j'ai depuis peu manifesté mes intentions à ce sujet, m'engage à prendre encore mon mal en patience pendant quelques mois; car ce ne sera qu'après ce terme que mon sort sera irrévocablement fixé; je me trouve donc obligée de continuer mes fonctions auprès de Christine, et je mourrais de frayeur si je ne sentais auprès de moi un ami fidèle, dans le sein duquel je puisse puiser des consolations. Voyez quelle sorte de gens compose en ce moment la maison de la Reine; Guemes et Haldenblod sont tous deux ardens catholiques qui ne voient qu'avec les yeux de la haine, une hérétique telle que moi, à l'égard de Sentinelli, vous pensez que je ne le puis voir sans horreur. Ainsi donc que vais-je devenir si vous m'abandonnez?

« — Il n'est aucun sacrifice que je ne sois disposé à vous faire, répondit Charles, mais la Reine n'aura-t-elle pas lieu de s'étonner de ce changement subit, et de

me voir abandonner si soudainement un projet à l'exécution duquel elle m'a vu déterminé, il faut le dire, irrévocablement. Quelle raison valable pourrais-je lui donner de ce changement de résolution?

« — La Reine elle-même, reprit Ebba, ne m'a pas expliqué ses intentions d'une manière positive, mais elle m'a donné à entendre qu'elle désirait que je vous visse, et que je fisse tous mes efforts pour vous engager à renoncer à ce projet; elle doit vous nommer grand écuyer et capitaine de ses gardes, et si après trois années de service auprès de sa personne, vous persistez à vous démettre de vos charges, elle se promet de vous nommer gouverneur de tous les biens qui forment son apanage en Poméranie.

« — Cette perspective est réellement trop brillante pour que je puisse en accepter les avantages, répondit Steinberg en souriant, en supposant que je m'en-

gageasse à rester, ne connaissez-vous pas bien les dangers qui entourent tous ceux à qui la Reine distribue une trop grande part de ses faveurs ?

« — Vraiment Charles, dit Ebba avec chagrin, ce n'est pas bien de me plaisanter sur une erreur dont je suis totalement revenue. Je suis actuellement aussi certaine de la pureté de vos sentimens que je le suis de la droiture des miens, et je ne crains pas que cette pureté de mœurs puisse jamais être altérée par la passion de cette malheureuse femme.

« — Pourquoi n'avez-vous aucune crainte à ce sujet, s'écrie le jeune baron en passant son bras autour de sa taille svelte, parce que vous connaissez le puissant talisman qui me préserve de toute autre inclination ; vous connaissez l'ardent amour dont je brûle pour vous.

« — Oui, je le connais, » répondit-elle d'une voix timide et en penchant sa tête sur la poitrine du trop heureux Charles,

afin de cacher l'aimable rougeur qui colorait ses joues.

« O mon Ebba, s'écria ce dernier dans l'ivresse du bonheur, quels sont les honneurs, les richesses dont cette Reine veut me combler, en comparaison d'un tendre regard de tes yeux enchanteurs.

« — Ingrat! » dit tout à coup avec l'accent de la colère une voix qui leur était trop bien connue, et aussitôt Christine entra dans la grotte; on pouvait lire sur sa physionomie l'envie qu'elle portait à cet heureux couple.

« Grand Dieu! » s'écrie Ebba, puis elle tomba sans connaissance sur la terre auprès du banc de pierre où elle était assise.

« Ah ciel! la comtesse a perdu l'usage de ses sens, » dit Steinberg en la prenant dans ses bras.

« Laissez-nous, » lui répond Christine d'une voix étouffée et presque inintelligible, « je me charge de lui donner les

soins nécessaires. Rendez-vous à votre appartement, et attendez-y mes ordres.

« — Mais, Madame, cette pauvre Comtesse......

« — Vous êtes encore à mon service, Monsieur, lui dit la Reine dont l'animosité allait toujours croissant, et aussi long-temps que vous serez mon serviteur j'ai le droit de réclamer votre obéissance; éloignez-vous encore une fois; vous m'êtes odieux; je vous hais de toute la force de mon âme; je ne puis supporter votre présence; elle me tue; loin, loin de moi; ôtez-vous de mes yeux.

« — Tout est perdu, » s'écria le pauvre jeune homme en poussant un douloureux soupir, puis il se mit en devoir de quitter le jardin, non sans avoir souvent retourné la tête vers le lieu où il avait laissé son Ebba et sa cruelle maîtresse.

---

## CHAPITRE XXVIII.

Quel diable d'homme est ceci?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
— . . . . . . . Je ne te veux obliger
Qu'à me rendre du tout un compte bien sincère.
— Bon : c'est assez ; laissez-moi faire ;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

Le soleil était sur le point de disparaître sous l'horizon; Steinberg, après quelques vaines recherches pour voir Ebba, gardait la chambre, d'après l'injonction qui lui en avait été faite, et il y attendait les ordres de la Reine. En ce moment Poissonnet entra chez lui. « Sa Majesté, lui dit-il à voix basse, désire vous parler dans son cabinet.

« — Je suis à ses ordres, » répondit Steinberg en marchant vers la porte;

mais tout-à-coup une affreuse pensée vint s'emparer de son esprit, au lieu d'ouvrir pour sortir, il ferme la porte à double tour, s'empare d'un pistolet de poche qu'il arme, et saisissant le valet Poissonnet avec la force d'un lion en fureur, il lui met le bout de l'arme meurtrière sur la poitrine. « Dis-moi la vérité ou c'en est fait de ta vie, lui dit-il d'une voix de tonnerre, au premier mensonge je t'envoie dans l'autre monde. Me diras tu la vérité?

« — Jésus Maria! dit le valet Poissonnet en gémissant et prenant une physionomie lamentable, si je la sais la vérité, je vous la dirai aussi franchement que vous pouvez le désirer.

« — Que s'est-il passé ce matin entre la Reine et la comtesse de Sparre lui demanda Steinberg.

« — Rien, au nom de Dieu, rien, répondit Poissonnet, les deux dames sont restées chacune chez elles. Aucune n'a

voulu dîner ; dans l'après-midi, Sa Majesté a honoré la Comtesse d'une visite, et lorsque j'eus besoin d'entrer pour annoncer M. le prieur qui venait pour voir la Reine, je trouvai ces dames s'embrassant tendrement, et la Comtesse fondant en larmes.

« — Elle a donc obtenu son pardon, s'écrie Steinberg en reprenant haleine, comme si son cœur se trouvait dégagé du poids énorme qui l'oppressait; et il n'y aura donc que moi qui supporterai la peine. Dieu soit loué, mais au moins je suis préparé à vendre chèrement ma vie; Sentinelli et ses bourreaux sont-ils prêts pour l'exécution?

« — Hé bon Dieu! répondit Poissonnet dans la plus grande surprise, à quoi pensez-vous donc? M. le Comte est sorti à cheval et il ne doit rentrer que demain.

« — Cela peut être, reprit Steinberg, mais d'après ce qui s'est passé ce matin, cette missive de la part de la Reine me

donne sérieusement à penser, et je crains qu'elle ne cache quelque chose de sinistre. Poissonnet, je vais vous parler à cœur ouvert; si la Reine espère me faire tomber sous le couteau, comme une victime faible et sans défense, ainsi qu'elle a sacrifié à sa vengeance le pauvre et infortuné Monaldeschi, elle est grandement dans l'erreur. Il est vrai que je ne porte point de cotte de mailles pour les cas imprévus, mais j'ai sur moi deux pistolets bien chargés, mon épée est bien affilée, et je m'entends à la manier; avant de périr, j'aurai la vie de trois personnes, quand même il se trouverait parmi elles une tête royale. Maintenant vous pouvez prévenir la Reine quand vous voudrez.

« — Puissent tous les saints vous pardonner vos soupçons, lui dit Poissonnet, je mettrais ma tête au feu que rien d'aussi cruel n'est venu à la pensée de la Reine. L'avez-vous aussi indignement outragée

que ce Monaldeschi? pourquoi voudrait-elle exercer sur vous une pareille vengeance? Si mes sermens ne suffisent pas pour détruire vos injustes soupçons, je vous prie de m'accepter pour caution; remettez-moi comme otage entre les mains du père prieur; je resterai dans son cloître jusqu'à ce que vous soyez sorti sain et sauf des appartemens de la Reine.

« — Cette offre sincère m'est aussi agréable que la caution que vous m'offrez, lui répond Steinberg en retirant son pistolet, je crois actuellement que mes soupçons ont été trop loin; j'ai eu trop peu de confiance en la Reine et j'en suis désolé.

« — Par la sainte mère de Dieu, lui dit Poissonnet, en secouant vivement la main du bon Steinberg, jamais je ne dirai un mot de ce qui vient de se passer entre vous et moi, quoique j'en tremble encore de tous mes membres;

vous êtes un si loyal chevalier que je vous promets la plus tendre affection; je vous suis désormais entièrement dévoué; certes, je ne me serais jamais imaginé que vous fussiez capable de tels emportemens, mais jamais je ne dirai un seul mot qui puisse vous nuire, et dans toute occasion, vous me verrez toujours porté à prendre vos intérêts.

« — Je vous remercie de tout mon cœur, répliqua Steinberg; mais je ne vous en fournirai guère l'occasion. Actuellement je suis prêt à me rendre chez la Reine.

« — Vous permettrez que je vous annonce, dit le valet de chambre, cela m'est rigoureusement ordonné.

« — Voilà qui est singulier : la Reine craint-elle donc une trop violente émotion à ma vue?

« — Un serviteur fidèle doit, surtout dans certains cas fort délicats, ne rien savoir et ne rien entendre; tout ce que

je puis vous dire, c'est que vous paraissez avoir fait une profonde impression sur le cœur de la Reine. Elle paraît avoir un grand penchant pour vous. Il lui est facile de faire de vous un prince ou un duc, puis alors un mariage secret.....

« — Annoncez-moi chez la Reine, » lui dit Steinberg d'un ton qui ne permettait point de réplique, tout effrayé de la franchise avec laquelle ce vieux domestique découvrait les faiblesses de sa maîtresse. Tous deux s'acheminèrent vers les appartemens de Christine.

## CHAPITRE XXIX.

O Dieu! que de grandeur je vois en vous paraître
Me pardonnerez-vous, ô ciel! d'avoir osé
Un seul instant vous méconnaître.

Lorsque Steinberg entra chez la Reine, il la trouva sur son lit, en déshabillé du matin, la figure très pâle, l'œil morne, et de temps en temps un profond soupir s'échappait de sa poitrine oppressée.

« Vous m'avez vue bien faible, Steinberg, lui dit-elle avec un embarras qui semblait lui être très pénible, ma dignité exige qu'avant notre séparation, je me montre à vous dans une disposition d'esprit qui convienne mieux à

l'idée que vous vous étiez faite de ma personne, et qui puisse au moins me faire conserver une partie de votre estime. »

Le jeune homme, à ces mots, voulut prendre la parole, mais la Reine, par un geste impérieux, lui imposa silence. « Je vous ai pardonné, continua-t-elle, ce pardon m'a presque coûté la vie; mais j'ai su pourtant l'arracher à un cœur cruellement offensé; le congé que vous sollicitez, je vous le refuse; vous partirez demain pour Londres ; quant à la mission que vous aurez à y remplir auprès du protecteur, vous la trouverez détaillée dans les instructions que vous communiquera Haldenblod, qui vous accompagnera; vous partirez ensuite avec vos dépêches de Londres pour la ville de Hambourg, où je compte bientôt me rendre. En attendant je vais faire des démarches auprès des parens d'Ebba, afin de vous faire accepter

pour son époux, il sera difficile d'obtenir le consentement de cette famille orgueilleuse et avare; mais je connais leur côté faible; je connais les ressorts qu'il faut mouvoir, et je vous réponds du succès.

« O princesse admirable, s'écria Steinberg profondément ému, je ne me sens pas digne de cet excès de bontés, après avoir osé douter de votre magnanimité.

« — Vous ne me devez aucune obligation à cet égard; ce que je fais aujourd'hui, ce n'est pas pour vous, mais pour me réconcilier avec moi-même, et pour fixer le sort de la bonne Ebba, qui fait consister son bonheur à vous avoir pour époux. C'est à Hambourg que je compte pouvoir vous remettre le consentement de la famille de Sparre; mais jusque-là il faut vous résoudre à vivre séparé de la Comtesse, quoique bien affermie dans mes résolutions, je craindrais de n'avoir pas dans les premiers momens, la force

d'âme nécessaire pour être chaque jour le tranquille témoin de votre intimité, maintenant que je suis instruite de ce que vous éprouvez l'un pour l'autre. Ainsi donc, partez, et que Dieu vous accompagne.

« — Ah! pardonnez Madame, s'écrie le jeune homme de l'air le plus suppliant et en pressant dans les siennes une des mains de la princesse, pardonnez au malheureux qui a pu douter un instant de votre grand cœur. »

Mais Christine retira sa main en lançant au jeune homme un regard inexplicable. « Ebba est dans la chambre voisine, allez prendre congé de cette aimable personne. » Elle prononça ces mots d'une voix étouffée et à peine intelligible; puis elle se cacha la figure sur son oreiller.

Avec quelle ivresse Steinberg quitta la chambre de la Reine, pour aller rejoindre son Ebba; il la trouva toute en larmes. « Mon Ebba pour la vie, » s'é-

cria-t-il avec transport ; les deux amans tombèrent dans les bras l'un de l'autre, leurs lèvres brûlantes se rencontrèrent, et se tenant étroitement serrés l'un contre l'autre, ils sentaient leurs deux cœurs battre de concert, et par le bonheur de se voir l'un à l'autre, et par le chagrin d'une prochaine absence.

---

## CHAPITRE XXX.

Son fait consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.

Le jour était à sa fin lorsque Steinberg et Haldenblod, de retour de leur voyage d'Angleterre, sortaient du bâtiment qui les avait ramenés, et entraient dans la superbe ville de Hambourg. Sur la façade de la maison du juif Manuel Texeira, où demeurait la reine Christine, s'élevait un grand échafaudage disposé pour une illumination prochaine, et auquel on travaillait encore avec une grande célérité. Sans s'occuper à

en examiner les détails, ils entrèrent de suite dans l'hôtel, et lorsqu'ils furent arrivés dans le vestibule du rez-de-chaussée, ils aperçurent à la sombre lueur d'un réverbère, le vieux Borri, qui avait également suivi la Reine dans cette ville, et qui était en ce moment à la porte de son laboratoire.

« Je vous revois de nouveau, mon jeune ami, dit-il en adressant la parole à Steinberg, et c'est à Hambourg! » Sa physionomie avait quelque chose de mélancolique et de sinistre: « Votre arrivée en ce lieu m'a été révélée poursuivit-il, et malgré cela, votre présence ici me tourmente étrangement. Je crains bien qu'il ne vous arrive rien d'heureux en cette cité, et que même vous n'y trouviez le terme de votre destinée.

« — Vous savez déjà, mon vieux prophête, lui répondit Charles avec gaîté, que je n'ajoute pas beaucoup de foi à vos oracles, quoique cependant, par l'effet

du hasard, ils se soient vérifiés une ou deux fois; et la Reine, et la comtesse de Sparre..... comment se portent ces deux dames?

« — Elles sont en parfaite santé, répond Borri d'un air sombre; mais je remarque sur vos traits quelque chose d'hippocratique, qui me donne des craintes sérieuses.

« — Vous vous trompez assurément, lui dit Steinberg en riant, car je ne me suis jamais senti mieux qu'en ce moment.

« — Hélas! vous venez des régions où règne l'hérésie, et par cette raison, je ne m'étonne point de votre incrédulité, cependant, fiez-vous à la sincérité de mon cœur; mes pressentimens sur votre destin ne sont point illusoires; prenez soin de vos jours; un imminent, un pressant danger vous menace : la mort n'a point coutume de prévenir ses victimes, le plus souvent elle les frappe à l'impro-

viste, et à l'instant où ils pensent jouir d'une parfaite sécurité.

« — En vérité, dit Steinberg en continuant de plaisanter, vous êtes comme le hibou dont les plaintes semblent présager de continuels malheurs ; mais dans la situation actuelle de mon âme, je ne puis qu'être sourd à toutes vos lamentations, et tout ce que je puis faire en ce moment, c'est de vous faire assister à mes noces en dispos et joyeux convive ; si toutefois les divinités avec lesquelles vous êtes en relations vous le permettent.

« — Imprudente confiance, dit Borri, oui, je serai l'un des conviés à la cérémonie dont vous serez le héros ; mais à cette cérémonie loin de voir éclater la joie et le plaisir, on n'y entendra au contraire que des cris de tristesse et de deuil.

« — Oh ! vous êtes insupportable, s'écrie Steinberg avec impatience, je ne

sais en vérité, pourquoi je m'arrête si long-temps ici, tandis que je puis goûter ailleurs la joie et l'allégresse que va causer mon retour. »

Il dit, et laissant Borri, il rejoignit son compagnon de voyage, et tous deux se firent aussitôt annoncer chez la Reine.

« Soyez les bien-venus à Hambourg, Messieurs, leur dit-elle avec grâce et en s'avançant à leur rencontre : eh bien que nous mande notre cousin Olivier?

« — Nous avons été parfaitement accueillis, répondit Haldenblod, mais cependant le principal but de notre mission, est entièrement manqué. Après avoir vainement épuisé toutes les ressources du raisonnement, nous n'avons pu rien obtenir du Protecteur, en ce qui est de la demande que Votre Majesté nous avait chargé de lui faire. Nous lui avons fait part de la haute considération que Votre Majesté accorde à son mérite; nous lui avons fait entendre que la Reine

Christine mettait un grand prix à jouir de la vue d'un héros tel que lui; nous lui avons protesté que vous ne cessiez de vous entretenir de sa personne et de ses hautes qualités; que vous ne pouviez assez féliciter l'Angleterre du bonheur d'avoir pour Protecteur un grand homme tel que lui; mais il a fait mine de ne nous pas comprendre entièrement, nous a répondu quelques complimens de pure civilité, et par quelques phrases ambiguës qui nous ont porté à croire qu'il était bien disposé pour votre personne, mais qui, néanmoins, nous ont démontré clairement qu'il n'éprouvait aucunement le désir de vous voir à Londres.

« — Et quelles sont donc ses raisons, demanda Christine en se mordant les lèvres.

« — Elles me sont connues, reprit Haldenblod, le Protecteur ne peut se résoudre à recevoir à sa cour, une Reine qui a abdiqué trois couronnes, pour

embrasser une religion pour laquelle il a une aversion mortelle; de plus, il craint par dessus tout, l'influence que vous pourriez avoir parmi ce qu'il y a d'anglais catholiques.

« — D'autres motifs encore ont porté Cromwell à refuser l'hospitalité à Votre Majesté, lui dit Steinberg en prenant à son tour la parole; Cromwell est très parcimonieux; il craint les dépenses qu'il se verrait obligé de faire pour vous recevoir d'une manière conforme à votre rang, et surtout pour ne pas rester au-dessous des princes du continent qui vous ont tous reçu avec beaucoup de magnificence. Et de plus ne voulant pas laisser percer les secrets de sa politique, il a vraisemblablement dû craindre que si Votre Majesté, dont il connaît la perspicacité et la finesse, faisait un long séjour à sa cour, elle ne parvînt à éventer ses secrets desseins.

« — Vous avez, je crois, tous deux

parfaitement raison, s'écria Christine; que justice soit faite de tous les hérétiques!.... Cela ne vous regarde pas, au moins, Steinberg, dit-elle au jeune baron, après un prompt retour sur elle-même; l'homme vraiment religieux n'adopte aucune secte exclusivement.

« Vous devez être fatigué, Haldenblod, dit-elle ensuite en adressant d'un air gracieux la parole à ce dernier, retirez-vous à votre appartement et dormez bien, afin d'être demain matin gai et bien portant. Vous savez que Clément IX vient de succéder à la thiare; il monte sur le trône pontifical, dont la mort vient de faire descendre Alexandre; je donne demain une fête brillante pour célébrer cet heureux événement, et un aussi zélé catholique que vous ne doit pas manquer d'y prendre part; aucune raison ne pourrait l'en empêcher. »

Haldenblod se retira, et la Reine resta seule avec Steinberg.

« Vous n'avez pu rien faire pour mes intérêts, lui dit-elle avec une gaieté simulée, et moi je n'ai pas de meilleures nouvelles à vous donner; la famille des Sparre ne veut pas entendre parler de cette union, elle est inflexible; le Roi m'a de plus refusé son intervention à ce sujet. Il est certain que le comte Magnus, qui est en grande faveur auprès de lui, n'est pas resté inactif dans cette circonstance; il me hait, et je crois qu'il ne vous aime pas beaucoup; il s'est tellement remué, il a tellement intrigué, qu'il est parvenu à déterminer cette famille altière, à disposer de la main d'Ebba, en faveur du général Jacob de la Gardie.

« — Oh malheureux! je suis perdu, s'écria le pauvre Steinberg en se tordant les mains.

« — Ne vous désespérez pas ainsi; pensez donc à celle qui partage votre amour, et à son inébranlable fermeté

dans ses résolutions. D'ailleurs, je me charge de tout arranger, et cela ne me coûtera pas de grands efforts. Les père et mère d'Ebba sont dans la tombe, elle est à la vérité sous la tutelle de son oncle; mais puisqu'on l'a laissée sous ma direction, je prends sur moi de la garder jusqu'à ce qu'elle ait atteint sa majorité ; nécessairement, il faudra patienter jusqu'à cette époque ; alors elle sera libre et maîtresse absolue de ses actions; elle pourra disposer de sa main. Je vous nommerai gouverneur de mes domaines en Poméranie, et dans le cas où je viendrais à mourir, je vous léguerai une des principautés que je possède dans cette province, et qui m'appartiennent en toute propriété.

« — Ah! s'écrie Charles dans l'ivresse de la joie, qu'ai-je fait pour mériter de telles bontés de la part de Votre Majesté!

« — Je puis douter, mon ami, que vous les ayez méritées, lorsqu'en Suède vous m'avez sauvée de la fureur des flots et forcée à reprendre le fardeau de la vie, lui répondit Christine d'un air triste et mélancolique, mais vous m'avez rendu de bien plus importans services; vous m'avez fourni l'occasion de me vaincre moi-même; c'est par vous que j'ai appris que le sacrifice de l'amour est une jouissance bien préférable aux plaisirs qu'il procure. C'est par ce sacrifice, c'est par la grandeur d'âme que les circonstances ont pour ainsi dire arrachée de moi, que j'ai eu le bonheur de reconquérir ma propre estime, et en reconnaissance de toutes les vertus que vous m'avez fait recouvrer, je veux songer à votre avenir et faire en sorte de vous rendre heureux. Mais je songe que pour embellir votre retour, tous les momens sont précieux. »

A ces mots, elle ouvrit une porte la-

térale, et aussitôt Ebba courut à la rencontre de Charles et se jeta dans ses bras, Christine, en cherchant à étouffer un douloureux soupir, se hâta de se renfermer dans son cabinet.

---

---

## CHAPITRE XXXI.

Quel tumulte ! quels cris d'allégresse et de guerre !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pourquoi ces temples ébranlés
Par l'airain qui gémit dans l'ombre ?
Pourquoi ces citoyens sans nombre,
Partout errans ou rassemblés ?

Le crépuscule d'une belle soirée avait fait place au jour. Les appartemens de la Reine, où elle avait réuni une assemblée nombreuse de personnages du plus haut rang, étaient superbement décorés et garnis d'un grand nombre de lustres et de girandoles, qui jetaient le plus brillant éclat sur toute la façade extérieure de l'hôtel, et des milliers de verres de couleur y formaient une illumination magnifique. Appuyés sur le bord

d'une croisée, Steinberg et son Ebba, tout entiers à parler de leurs amours, ne faisaient aucune attention à la multitude de peuple qui, attiré par le spectacle qu'offrait à leurs yeux l'illumination extérieure, et dont la foule s'augmentant à chaque instant devant la maison de Texeira, formait comme une masse qui s'étendait au loin de l'un et de l'autre côté de la rue. En ce moment Poissonnet entra dans les appartemens et courut au jeune Baron, la frayeur peinte sur la figure, pour le prier de sortir un instant avec lui. Steinberg suivit Poissonnet, et ils descendirent sur la place en face de l'hôtel, où ils virent que cette masse de peuple commençait à devenir très tumultueuse et à faire entendre de violens murmures.

« Ces démonstrations de la Reine, disait à voix basse Poissonnet, sont en vérité un peu trop hardies, surtout dans une ville aussi zélée pour le protestan-

tisme que l'est Hambourg, où jamais l'exercice public du culte catholique romain n'a été toléré. Voyez vous-même. Si vous n'aviez été continuellement occupé pendant toute la journée, je vous aurais prié de faire des représentations à la Reine à ce sujet; maintenant je crains qu'il ne soit trop tard, et que les murmures que nous entendons, ne nous présagent rien de bon.

Ce fut seulement alors pour la première fois que Steinberg remarqua cette illumination; tout occupé de son service auprès de la Reine, ou resté près de son Ebba, il n'avait point encore songé à bien l'examiner. Un énorme transparent occupait une grande partie de la façade qui était magnifiquement éclairée, et au-dessous du transparent brillaient en verres de couleur les armes de Clément IX entourées de toutes les vertus; il représentait l'église catholique sous les habits pontificaux d'un prince de l'église, foulant à

ses pieds l'hérésie. Au haut du tableau, on remarquait une hostie supportée par deux anges dans une brillante gloire; sur le devant de l'hôtel deux fontaines faisaient jaillir du vin de deux couleurs et étaient à la discrétion de ce ramas de peuple, dont, par cette marque de munificence, la Reine ne fit qu'augmenter l'insolence. Car les matelots anglais, hollandais, danois et la populace hambourgeoise qui composaient cet attroupement, la tête prise de vin et la figure enluminée, faisaient entendre une joie brutale qui dégénéra bientôt en bruyantes vociférations, qu'excitaient quelques bons mots d'un certain nombre de bourgeois, mêlés dans la foule, et qui ne voyaient dans cette allégorie qu'une insulte manifeste faite à leur croyance. Des cris et des vociférations, on en vint peu après à attaquer en termes bien positifs : « l'Ante-Christ romain » et « la Jézabel déchue. »

« — N'est-il pas vrai, monsieur le gentilhomme de la chambre, que cela est par trop fort, lui dit Poissonnet en lui montrant le transparent et les armes papales ; ce tableau allégorique dans une ville comme Hambourg ! Outre cela ces deux fontaines de vin qui jettent de l'huile sur le feu ! Ah ! puissent les saints nous préserver de tous malheurs ! »

Malheureusement ce souhait ne fut pas accompli. La fureur du peuple augmentée par l'effet du vin, fut bientôt à son comble, et des menaces on en vint aux voies de fait. Ce fut alors un tumulte vraiment effroyable. Une grêle de pierres fut lancée sur les armes papales ; la sainte église et l'hostie elle-même, tous les lampions que put atteindre la populace en fureur, furent impitoyablement brisés, et quelques-uns des plus résolus cherchaient même à ébranler tout l'échafaudage afin de le renverser. Les gardes-du-corps qui se trouvaient en sentinelles

au portail, voulurent apaiser le désordre; mais ne pouvant résister à cette masse, et après avoir reçu quelques coups, ils prirent le parti de battre en retraite dans l'intérieur de l'hôtel.

Ceci devient très sérieux, dit Steinberg effrayé et faisant de vains efforts pour traverser ce torrent qui se grossissait de plus en plus.

« Retirez-vous canaille! » s'écria tout-à-coup une voix partie d'une fenêtre du premier étage, « retirez-vous ou je vais faire feu. » C'était la voix du comte Sentinelli. Près de lui étaient quelques gardes avec leurs mousquets armés.

« Pour l'amour de Dieu, Comte, ne tirez point, lui crie Steinberg de l'endroit où il était, cette nombreuse foule n'est déjà que trop échauffée par la colère et l'ivresse, et vous nous attireriez des malheurs au lieu de les empêcher. »

Mais ce prudent avis, étouffé par les

vociférations de ce ramas de peuple qui se pressait contre l'entrée de l'hôtel, ne put parvenir à son adresse; et tout-à-coup plusieurs coups d'armes à feu se firent entendre, et deux matelots roulèrent dans la poussière.

A la vue de ces deux victimes, les assaillans devinrent furieux comme des bêtes farouches; « ces damnés de papistes tirent sur nous, » dit un matelot à un de ses compagnons en dégainant son couteau; « comment! nous attaquer ainsi dans notre ville libre, » criait la populace hambourgeoise. De momens en momens la mêlée s'augmentait d'une foule de gens du port qui arrivaient de tous côtés et qui se poussaient vers le portail de l'hôtel pour l'enlever d'assaut. Cependant les gardes-du-corps de Christine, après les plus vifs efforts, étaient venus à bout de fermer et de barricader la porte d'entrée de l'hôtel, et ils s'étaient retirés dans l'intérieur; mais les assail-

lans, armés des débris de l'échaffaudage qui avait servi à l'illumination, les avaient transformé en autant de béliers et en frappaient les portes qui, fortement ébranlées par ces secousses redoublées, leur laissaient justement espérer que la chute ne s'en ferait pas long-temps attendre.

« Il n'y a plus de salut à espérer que dans une prompte retraite, dit Steinberg, mortellement effrayé du danger que courait la Reine et son Ebba; puis il gagna aussi promptement que put lui permettre les flots agités de cette affreuse mêlée; une petite rue latérale, non loin de l'église Saint-Michel, où il savait que la maison de Texeira avait une porte de service. Cette porte s'ouvrait comme il y arrivait, et il en vit sortir le juif lui-même, qui fit un cri d'effroi en voyant quelqu'un devant lui. Il était suivi de ses gens et d'une foule de laquais et de gardes du corps de

Christine, qui se pressaient les uns sur les autres pour fuir plus vîte.

« Pauvres mercenaires! » dit Steinberg en les voyant s'esquiver. Se précipitant dans la maison, il va droit à la salle à manger, où tous les convives réunis, qui venaient de se mettre à souper, préludaient au repas, en portant un toast à la santé du Saint-Père au milieu des fanfares, des trompettes et des timballes.

« Sauvez-vous, Madame! Sauvez-vous, Comtesse, s'écrie-t-il en s'adressant à la Reine et à son Ebba, tout Hambourg est en émeute à l'occasion de cette malheureuse illumination; il n'y a pas un moment à perdre; vous êtes dans le plus grand danger; il y va de votre vie.

« — Et à quoi donc me serviraient mes gardes, dit cette femme hardie, si je dois trembler devant cette canaille, choisissez les plus déterminés de mes trabans, Steinberg; barricadez portes et fenêtres, et nous tiendrons bon jusqu'à

ce que la police ait débarrassé la rue de toute cette poussière.

« — Je vais aller requérir l'assistance de la milice urbaine, dit un sénateur hambourgeois qui faisait partie des convives.

« — Je vais faire mettre sous les armes les compagnies bourgeoises, » dit un autre sénateur, et tous deux s'empressèrent de sortir de la salle.

« Ah! mon Dieu, que de bruit pour rien, dit Christine en riant, reprenez vos places, Messieurs, puis s'emparant d'une coupe; encore un toast à la prospérité du sacré collège. »

Les verres s'entrechoquaient de nouveau; de nouvelles fanfares célébraient ce second toast, lorsqu'une grêle de pierres vint jeter le trouble dans l'assemblée et ne laissa pas un seul carreau entier aux fenêtres de l'hôtel. Quelques-unes de ces pierres vinrent jusques sur la table fracasser quelques pièces de por-

celaine; et les convives, dont un certain nombre s'étaient déjà éclipsés, épouvantés pour le coup, se mirent à quitter pêle-mêle la salle du festin.

« Ceci devient de plus en plus alarmant, » s'écrie le Landgrave de Hesse-Hambourg, qui était de la fête, puis d'un saut, il fut à l'une des croisées dont il fut aussitôt forcé de se retirer, l'effroi peint sur la figure, il s'avance vers la Reine : « Sauvez-vous, Madame, lui dit-il, il y a là plusieurs milliers de matelots qui ne visent à rien moins qu'à escalader la maison; entre la mort et nous, il n'y a en ce moment, qu'une porte barricadée, s'ils parviennent à l'enfoncer, nous serons inévitablement déchirés par cette populace en furie.

« — Eh bien donc, dit alors Christine, prenons le parti de la retraite, Steinberg, montrez-nous le chemin. »

Pendant ce dialogue tous les convives

avaient quitté la salle du festin. Le feld-maréchal de Wurzer seul s'était armé de son épée et attendait les assaillans à la principale porte. « Il est vraiment déshonorant de mourir par les mains de cette crapule, dit-il avec une tranquillité héroïque, mais en vieux soldat je ne veux céder ma vie que l'épée à la main.

« — Quant à moi, je ne suis pas du tout de l'avis de votre excellence, lui dit le Landgrave, et j'aime beaucoup mieux protéger ces dames et les mener en lieu de sûreté. Je trouve ce parti aussi noble et plus utile. »

Steinberg qui était disparu à la hâte, revient bientôt apportant deux mantes hambourgeoises, qu'il avait enlevées à la femme de charge, et qu'il s'empressa de jeter sur les dames, afin qu'on ne pût les reconnaître. Pendant toutes ces allées et venues, le tumulte qu'on entendait de plus en plus, et les coups

dont la porte d'entrée retentissait, tout annonçait que bientôt cette mêlée allait innonder la maison.

« Vîte, pour l'amour de Dieu, il est grand temps, » dit Steinberg en entraînant les dames ; le Landgrave et le Feld-maréchal les suivirent : à peine étaient-ils engagés dans le passage qui conduisait à la porte dérobée, qu'ils entendirent un fracas épouvantable qui venait de la porte principale. A ce bruit terrible ; succéda un cri de triomphe ; puis les imprécations et les menaces de cette foule qui se répandirent dans l'intérieur avec la rapidité d'un torrent.

« — Mon Dieu ! dépêchons-nous s'écrie Steinberg avec l'accent du désespoir ; les malheureux ont enfoncé les portes, » puis il ouvrit précipitamment celle qui faisait l'espoir de leur fuite.

« Où irons-nous grand Dieu, où irons-nous, » disait Ebba d'une voix lamentable, et en se tordant les mains.

« Conduisez promptement ces dames chez le résident de Suède, dit Steinberg au Maréchal et au Landgrave; je resterai ici pour protéger leur fuite, si je succombe, au moins ils ne les poursuivront qu'après avoir marché sur mon corps.

« -- Voilà ce qui s'appelle un brave Allemand, » s'écrie Wurzer en lui frappant sur l'épaule. « Et moi, M. le gentilhomme de la chambre, je vous promets de me souvenir de cet instant, lui dit le Landgrave avec attendrissement. »

Cependant la foule s'approchait du passage; « allons donc, allons, dépêchons-nous donc, » dit Steinberg en pressant leur sortie; puis, prenant la clef qui se trouvait en dedans, il la jeta dans la rue et refermant la porte il se prépara à faire face à l'ennemi.

Les premiers de ces forcenés qui s'avancèrent, ne voyant plus les objets de leur rage; « la papiste est en fuite s'écrièrent-ils avec fureur, allons, tuons,

tuons, enfonçons la porte, et poursuivons-la.

« — Au nom du roi de Suède et du sénat de Hambourg, leur dit Steinberg d'une voix forte et assurée, en leur présentant le pointe de son épée, personne ne passe ici.

« — Ah ! que nous chante-t-il avec son roi de Suède, dit un bosseman anglais en brandissant son couteau ; ces damnés papistes nous ont indignement insultés dans leur tableau, et nous voulons les fouler aux pieds jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'âme. Allons, jeune homme, retire-toi de cette porte.

« — Pas tant de raisons, tuons ce chien de papiste, lui crie un matelot danois, en s'avançant la rame levée.

« — Retirez-vous, canaille ! leur crie Steinberg en les chargeant ; » puis atteignant le matelot, il le perça d'outre en outre en lui faisant mordre la poussière.

« Que Dieu te damne ! dit le bosseman

anglais ; » et saisissant le moment où Steinberg s'alongeait pour porter son coup au matelot, il lui plonge son couteau dans le sein.

Le pauvre jeune homme pousse un profond soupir en prononçant le nom d'Ebba, et tombe baigné dans son sang.

« Achevez-le, dit le bosseman à ceux qui le suivaient, tandis que je vais tâcher d'ouvrir la porte. »

On entendit en ce moment le bruit de quelques tambours à la porte principale de l'hôtel ; puis le commandement : « Croisez la bayonnette ; et en avant marche ! »

« Voilà la milice urbaine et les compagnies bourgeoises, s'écrièrent aussitôt quelques voix : sauve qui peut ! »

A cette nouvelle, cette canaille épouvantée se dissipa, « Que le diable emporte ces maudits rats de ville, dit le bosseman » ; puis sautant aussitôt par-dessus les deux blessés, il disparut.

Le passage était devenu libre; le tumulte se dissipa peu à peu; enfin on n'entendit plus alors, au milieu du silence, que le sinistre râle du matelot mourant, signe précurseur de sa fin prochaine!

« O bonheur! elle est sauvée! » dit Steinberg ; un léger sourire de contentement se peignit sur ses traits décolorés ; puis ses yeux se fermèrent, et il perdit entièrement l'usage de ses sens.

---

## CHAPITRE XXXII ET DERNIER.

Pleure fille infortunee.. ...
*Sa* jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnee :
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Une douleur très aiguë qu'il ressentait à la poitrine, fit revenir Steinberg de son évanouissement. En ouvrant les yeux il se vit, comme autrefois à Rome, gissant dans son lit, et ses regards, comme alors, se portèrent sur le vieux Borri, qui, le chagrin et la compassion peints sur le visage, introduisait une sonde dans sa blessure, pour en reconnaître la profondeur et le danger.

Bientôt ce vieux Esculape, en levant les épaules et poussant un profond sou-

pir : « Mon jeune ami, dit-il au pauvre blessé, si vous avez encore quelques affaires à terminer, quelques désirs à former; si enfin vous avez encore quelques dispositions à faire sur cette malheureuse terre; hâtez-vous, vous n'avez aucun moment à perdre.

« — Le malheureux Steinberg est donc vraiment en danger, lui demanda Christine d'une voix profondément émue.

« — Plût à Dieu! répondit Borri en tâtant de nouveau le pouls du blessé; plût à Dieu que je ne pusse le dire qu'en danger, il aurait encore une chance de guérison! mais le fer meurtrier a pénétré trop avant dans les parties organiques; il a occasioné une hémorragie interne fort considérable, et dans peu d'instans ce jeune infortuné va paraître devant Dieu.

« — O ciel! s'écrie Ebba éperdue; et se précipitant à deux genoux au bord du lit : Il meurt pour moi.

« — Et pour moi, reprit vivement Christine. Ne m'enviez pas le douloureux plaisir de penser qu'il est aussi tombé victime de sa fidélité envers ma personne. »

Les yeux du pauvre gentilhomme de la chambre étaient déjà obscurcis par les ombres de la mort ; il tend à la Comtesse une main presqu'inanimée : « Adieu, mon Ebba, lui dit-il en poussant un pénible soupir ; adieu pour cette vie terrestre. Heureux, mille fois heureux pour nous de croire à l'existence d'un céleste séjour. »

« — Je veux célébrer à jamais ton souvenir, lui dit Ebba en l'inondant de ses larmes ; oui, pour pleurer ta mort ; je veux rester veuve sur cette terre de douleur, jusqu'à ce qu'un éternel amour nous réunisse, reçois-en le serment solennel.

« —Non, s'écria Steinberg, en usant de ce qui lui restait de forces pour se

soulever ; non, ces vœux je ne puis les recevoir. Ce serait un crime envers l'humanité qu'une femme aussi accomplie restât seule et malheureuse et ne pût faire le bonheur d'un autre. Promets-moi plutôt, cher Ebba, dans cette cruelle circonstance, et au moment terrible d'une mort que j'endure pour toi, jure-moi de prendre un jour un époux qui soit digne de te posséder. Un tel vœu est plus conforme à la raison, et je mourrai avec moi moins de regret.

« — Hé bien, sois satisfait, dit Ebba en sanglottant ; » puis, appuyant sa tête sur le lit du mourant, un nouveau déluge de larmes vint inonder son visage.

« Et vous, grande Reine, dit Steinberg d'une voix faible, en portant ses regards vers Christine, recevez mes remerciemens pour toutes les grâces dont vous m'avez comblé ; je me trouve heureux de m'en être rendu digne. Prenez soin d'Ebba pour l'avenir.

« — Je veux lui servir de mère, et je ne l'abandonnerai que lorsque la mort me fermera les yeux, s'écrie Christine d'une voix entrecoupée par ses sanglots, »

Steinberg jette ensuite les yeux sur Borri. Une larme roulait dans la paupière de ce vieillard, accoutumé à n'en plus verser depuis long-temps.

« Tu avais bien raison, vieux prophête, lui dit-il en s'efforçant de sourire, l'amour m'a été funeste, et la fidélité me conduit au tombeau; mais d'un autre côté, l'amour a pour moi parsemé des plus belles fleurs le chemin de la vie, et la fidélité tressera la couronne de laurier qui doit orner ma tombe; ravissante perspective! combien tu adoucis pour moi les derniers momens de ma vie! amour! fidélité! rayons émanés de Dieu! puissé-je vous retrouver dans la nouvelle existence qui s'ouvre devant moi; et quoiqu'en me donnant la mort,

vous m'ayez rendu heureux sur la terre, puissiez vous augmenter encore ma félicité dans l'autre vie! »

En finissant ces mots, il laissa doucement retomber sa tête : ses yeux se fermèrent et il rendit le dernier soupir. Ebba se jette sur les restes inanimés de son amant, et elle perd l'usage de ses sens; Christine et Borri s'agenouillent et font à voix basse une fervente prière pour le repos de l'aimable et infortuné Steinberg.



FIN DU SECOND ET DERNIER TOME.

PARIS, IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
Rue du Pot-de-Fer, n. 14.